

**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 14



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

- I. — Le Père Mignot, premier Grand Ami de
Gustave Flaubert Georges Mignot
- II. — Le Sieur Pinard, Ministre intègre ou
poète grivois Nicole Salvaterra
- III. — Flaubert et les Goncourt. Extrait du
Journal des Goncourt Edmond et Jules
de Goncourt
- IV. — Barbey d'Aurevilly, poète tragique Roger Bésus
- V. — Sir Richard Wallace et Gustave Flau-
bert René Rouault
de la Vigne
- VI. — Les Exemplaires en Grand Papier de
Salammbô et de l'Education Senti-
mentale A. Lambiotte
- VII. — Flaubert et Charles Cuny J. Toutain-Revel
- VIII. — Adolphe Jouanne fut-il ou non le proto-
type du Pharmacien Homais ? René Vérard
- IX. — Flaubert, enquêteur commercial Gabriel Reuillard
- X. — Des Lettres de Gustave Flaubert vendues à la Salle Drouot
sont reprises par la Bibliothèque Municipale de Rouen.
- XI. — Les Ventes Flaubert à la Salle Drouot.
- XII. — Autour de Flaubert et de son Œuvre :
 - 1. — L'itinéraire du Curé Bournisien.
 - 2. — Une lettre inédite de Tourgueneff à George Sand.
 - 3. — Lettre de Maxime du Camp à Gustave Flaubert.

XIII. — Echos et Nouvelles :

A la Lovenjoul. — On a vendu la ferme « à Couturier ». — Feuille de rose, Maison Turque (rectification). — Remise d'un Opuscule au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen. — *Madame Bovary* à l'Opéra de Rome.

XIV. — Questions et Réponses :

Opinion de Flaubert sur « Nana ». — L'Elève Flaubert, interne au Collège Royal. — Des Bohémiens à Rouen. — La baronne Lepic. — A Villerville. — Date et lieu de naissance de l'Officier de santé Jean-Baptiste-François-Prosper Fleuriot, grand-père maternel de Gustave Flaubert.

XV. — Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin.**XVI. — Comptes Rendus Littéraires.****XVII. — A la Radiodiffusion Française : Protestation contre l'éviction de la Radio normande des Chaînes nationales.****XVIII. — La Vie de notre Société :**

Décès de M^{me} Duchemin, née Beuvin. — Décès de M^{me} veuve Haubert, née Rémond. — Manifestation du Souvenir. — Conférence de M. Roger Bésus sur Barbey d'Aurevilly. — Flaubert à Rouen chez M. Grœpler. — Le Prix Littéraire Maria Star à M. René Herval. — Le Prix d'Etudes Normandes de l'Académie de Rouen à M^{me} Gabrielle Leleu. — A la Radiodiffusion Française : M. Jacques Toutain-Revel. — Le Bulletin des Amis de Flaubert : Encouragements.

XIX. — Réédition des anciens Bulletins de la Société.**XX. — Bibliographie.**

LE PÈRE MIGNOT

Premier Grand-Ami de Gustave Flaubert

Sur le berceau de la famille Mignot, je ne possède que des données assez vagues. Je sais seulement que cette famille occupait une certaine place parmi les propriétaires et cultivateurs du Vexin.



Boismont devait se trouver au centre de la famille et l'ingénieur Bunel, qui construisit le premier tunnel sous la Tamise et à qui une statue fut élevée à Boismont, était notre cousin. Mon arrière-grand-père, celui que Gustave Flaubert appelait familièrement : « Le père Mignot », beaucoup plus épris de littérature que d'élevage, vint se retirer à Rouen dans un immeuble situé face à l'Hôtel-Dieu, rue de Lecat. Ainsi se nouèrent les relations entre les familles Flaubert et Mignot. Le jeune Gustave n'avait qu'à traverser la rue pour sauter sur les genoux du « Père Mignot » qui lui contait l'histoire de Don Quichotte et essayait de lui apprendre à lire. Ce à quoi l'enfant répondait : « A quoi bon apprendre à lire ? puisque le père Mignot raconte de si belles histoires ! ».

Mais attention ! le nom de Mignot que l'on retrouve si souvent dans les lettres de Flaubert s'applique tantôt à mon grand-père et tantôt à mon arrière-grand-père.

En effet, le « Père Mignot » qui avait épousé une demoiselle Lucas, fille de gros éleveurs du Pays de Bray, eut quatre enfants : Amédée Mignot (mon grand-père, 1801-1862), Lucie (1799-1866), Aglaé (1803-1866) et Edouard (1808-1848).

Amédée Mignot était avocat à Rouen et professeur de Droit au Lycée de cette ville. Il collaborait à de nombreux journaux politiques. Les grands-parents Mignot ayant quitté Rouen pour finir leurs jours aux Andelys, Amédée vint s'installer en face de l'Hôtel-Dieu dans l'immeuble précédemment occupé par ses parents. C'est lui qui le premier remarqua Flaubert et fit autographier sa première poésie.

Ayant étudié Flaubert, vous avez certes entendu parler de celui qu'il appelait : « Son très grand et son meilleur ami jusqu'à la mort ! », Ernest Chevalier. Ce dernier appartenait également à ma famille, voici comment :

Lucie Mignot, sœur d'Amédée, épousa un certain Armand Chevalier qui pratiquait la grande culture dans le Vexin. De cette union, naquirent deux fils, dont l'un mourut très jeune, l'autre fut Ernest Chevalier. Ernest fit ses études au Lycée de Rouen en qualité d'interne. Il passait ses jours de sortie dans la famille Mignot, où il rencontrait Gustave Flaubert. C'est de là que naquit la fraternelle amitié qui ne cessa d'exister, leur vie durant, entre les deux hommes. (Voir le livre de mon oncle, Albert Mignot, intitulé : Ernest Chevalier, son intimité avec Gustave Flaubert, notes biographiques).

Ernest Chevalier entra très tôt dans la magistrature où il parcourut une brillante carrière. Après 70, il se retira dans sa propriété de la Deniserie, à Châlons, dont il devint maire, puis conseiller général et enfin député d'Angers.

Mon père, Henry Mignot, qui assista son cousin pendant les dernières années de sa vie, raconte l'émouvante anecdote ci-après :

M^{me} Commanville, nièce de Flaubert, ayant écrit à Ernest Chevalier pour solliciter la communication de lettres inédites à l'intention d'un volume qu'elle projetait de faire paraître sur la correspondance intime de son oncle, notre cousin tira de sa bibliothèque un volumineux dossier. C'était un soir ; il était assis dans son bureau de la Deniserie, en face de mon père, au coin d'un grand feu. (La chose devait se passer aux environs de 1874). Ernest Chevalier lut à haute voix les lettres de son ami Gustave. Après chaque lecture, il réfléchissait quelques instants, certaines lettres venaient prendre place sur son bureau à sa gauche ; les autres, jugées par trop gauloises ou par trop excessives, allaient alimenter le feu de la grande cheminée, comme pouvant nuire un jour à la mémoire de son illustre ami.

C'est de la Villa Héva, propriété de mon père, Boulevard Maritime, au Havre, où il se trouvait en villégiature, qu'Ernest Chevalier finit par informer M^{me} Commanville qu'il lui était impossible, pour certaines raisons personnelles, de satisfaire à certains de ses désirs... La raison je l'ai donnée plus haut.

Autre lien avec la famille Flaubert : La seconde sœur d'Amédée Mignot, Aglaé, épousa le Docteur Motte, famille parente des Chevalier et intime de la famille Flaubert.

Le Docteur Motte exerçait aux Andelys où il jouissait d'une très grande considération. Mon père, Henry Mignot, orphelin très jeune de père et de mère, fut accueilli et élevé par son oncle et son excellente tante. Une cascade de malheurs fit mon père, une nouvelle fois, doublement orphelin de son oncle et de sa tante. Ce fut alors Ernest Chevalier qui prit la charge d'élever mon père. Inutile de vous dire que la plupart des renseignements et souvenirs que nous tenons encore de Gustave Flaubert ont été recueillis par mon père au cours de ses longs séjours auprès de son cousin Ernest Chevalier. C'est vous dire que toute mon enfance a été bercée d'histoires, de souvenirs du grand écrivain.

La collection des lettres intimes dont nous avons hérité à la mort du cousin Chevalier s'est hélas trouvée dispersée dans une cascade de successions. J'en possède encore quelques-unes. Je me permets, pour me faire mieux comprendre, de joindre un tableau généalogique de cette branche de ma famille.

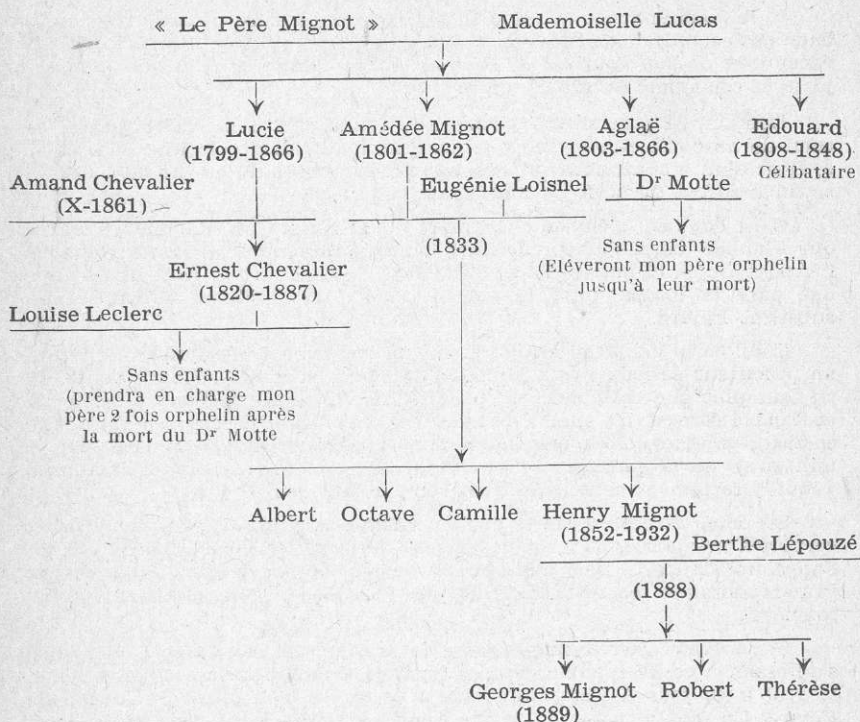
En se reportant aux dates, il ressort que mon grand-père, Amédée Mignot (1801), avec 17 ans de moins que le Docteur Achille Flaubert (1784) et 20 ans de plus que Gustave, se trouvait en quelque sorte à cheval entre les deux générations.

Par contre, le « Père Mignot », marié paraît-il assez tard, était certainement plus âgé que le Docteur.

Enfin mon cousin, Ernest Chevalier (1820) avait un an de plus que Gustave Flaubert. Ils étaient longtemps dans la même classe au Lycée de Rouen. On prétend même qu'Ernest Chevalier ayant assisté, *de visu*, à la fameuse scène de l'entrée en classe du futur Bovary, l'aurait contée dans une lettre à ses parents.

GEORGES MIGNOT

Arrière-Petit-Fils du Père Mignot.



LE SIEUR PINARD

Ministre intègre ou Poète grivois ?

Ce 23 janvier 1857, un homme est assis dans le cabinet de travail de sa grande propriété du bord de la Seine, à Croisset. Fauteuil Louis XIII, bibliothèque à colonnes torsées, sofa où s'étale grande peau d'ours blanc, large table ronde avec son pupitre d'acajou : tel est le décor qui l'entoure. Cet homme a 36 ans. Sous les traits jeunes encore commence à se dessiner ce masque de Viking moustachu qu'il devait avoir dans l'âge mûr. Cet homme vient d'écrire le plus merveilleux roman français de tous les temps, c'est Gustave Flaubert. Le bouddha doré assis sur le haut de la bibliothèque regarde Flaubert et Flaubert regarde à travers le feuillage du tulipier géant qui emplit la fenêtre, la Seine qui charrie des glaçons au pied de la grande propriété de Flaubert. Il prend l'une des cent plumes d'oie posées sur le plateau de cuivre rapporté de ses folles chevauchées orientales, il la trempe dans le gosier de l'encrier-grenouille et écrit à l'un de ses amis, médecin à Paris, le docteur Jules Cloquet.

« Je vous annonce que demain 24 janvier j'honore de ma présence le banc des escrocs, dix heures du matin. Les dames sont admises, une tenue décente et de bon goût est de rigueur. Je ne compte sur aucune justice ; je serai condamné au maximum ».

Demain, 24 janvier 1857, s'ouvre le grand procès littéraire du siècle, celui de *Madame Bovary*, le premier grand roman de Gustave Flaubert, le fruit d'un travail acharné, mûri par cinq années de labeur où l'auteur se fit le forçat du style, le martyr de la phrase.

C'est donc en la Sixième Chambre du Tribunal Correctionnel de Paris que Flaubert eut l'honneur de faire connaissance avec M. Ernest Pinard, l'Avocat Impérial qui requit au procès. On peut dire que c'est de ce jour que date la longue inimitié entre l'auteur de *Madame Bovary* et le substitut Pinard.

Celui-ci, ni génial ni médiocre, fut un bon avocat, un digne magistrat, un procureur sérieux et un Ministre de l'Intérieur intègre sans doute. Il en faut plus que cela pourtant pour gagner quelques galons de célébrité et Pinard Ernest n'a même pas les honneurs du Dictionnaire Larousse en deux volumes, alors que figure honorablement entre le pinard (argot militaire) et la pinasse, Pinard Adolphe, célèbre accoucheur français « qui a fortement contribué à relever l'obstétrique ».

Si donc Ernest Pinard éveille encore quelque vague écho dans certaines mémoires, c'est qu'il reste avant tout le Sieur Pinard comme l'appelait Flaubert, avec un suprême dédain, et par ce seul fait que les grands hommes élaboussent d'un peu de leur gloire tout ce qu'ils touchent.

Si l'on veut trouver une histoire de sa vie, c'est à lui-même qu'il faut s'adresser, à ce livre publié en 1892 intitulé « Mon Journal », car il reste le seul à ce jour à s'être intéressé à écrire la biographie de Monsieur Pinard. Ce roman fleuve de sa vie, conçu, écrit et réalisé par lui, s'étale complaisamment sur douze cents pages d'écriture serrée, truffées de réflexions moralistes paternes et bon enfant, où perce toute la prudence du redresseur de torts d'Emma Bovary.

Ernest Pinard naquit en 1822 (juste un an après Flaubert), à Autun et mourut en 1909, à Bourg. Son père, magistrat, mourut jeune, laissant sa veuve élever trois enfants. Ernest, l'aîné, fit d'abord ses études au petit séminaire d'Autun où l'avait précédé le grand nom de Mac Mahon. Il les continua au collège Stanislas de la rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris. C'est là qu'il eut comme professeur de philosophie Emile Saisset, le fameux exégète de Spinoza « avec ses longs cheveux noirs à la nazaréenne ». Ernest Pinard fit ensuite ses études de Droit et le 2 mai 1849, il fut nommé substitut à Tonnerre, lorsqu'une épidémie de choléra se déclara dans la ville. Beaucoup ne mouraient pas, mais son chef en mourut et M. Pinard eut l'occasion de montrer de quoi il était capable : il prit des mesures draconiennes en faveur des cholériques et se fit une réputation de magistrat autoritaire et rigoureux. C'est dans la petite ville de Tonnerre, toujours, qu'il apprit la nouvelle du coup d'état du 2 décembre et qu'il décida de prendre parti pour le nouveau Président, le futur Napoléon III qui devait l'appeler plus tard quand il serait Ministre de l'Intérieur (en 1867) « Mon cher Monsieur Pinard ».

Après Tonnerre ce fut Troyes, puis Reims. En novembre 1853, il fut nommé au Parquet de la Seine puis à la Cour de Paris. C'est à ce moment, siégeant en qualité de substitut à la Chambre Correctionnelle, qu'il eut l'occasion de requérir contre Flaubert.

C'est donc ce M. Pinard, âgé alors de 35 ans, qui avec force effets de manche, entonne l'anathème contre la pauvre Emma Bovary.

Rappelons d'abord que le roman venait de paraître pour la première fois en feuilleton dans les numéros de la *Revue de Paris* du dernier trimestre 1856. Il ne devait paraître en librairie que quelques mois plus tard. La *Revue de Paris* que dirigeait en particulier Maxime Du Camp, l'ex-grand ami de Flaubert, son compagnon de voyage en Bretagne « Par les Champs et par les Grèves », puis en Orient, avait commencé à publier *Madame Bovary* le 1^{er} octobre 1856. L'esprit libéral de ce périodique était depuis longtemps suspect au gouvernement, la *Revue* avait déjà reçu des avertissements et ses directeurs savaient bien que les autorités impériales trouveraient bientôt n'importe quel prétexte à un procès qui la ruinerait. Les aventures d'Emma Bovary furent ce prétexte.

Dès la publication des premiers chapitres, certains abonnés déjà effarouchés ne ménagèrent pas leur réprobation à la Direction. Maxime Du Camp prit peur et dans le numéro du 1^{er} décembre, une note de la *Revue* mentionnait :

...« La Direction s'est vue dans la nécessité de supprimer ici un passage qui ne pouvait convenir à la Rédaction de la « *Revue de Paris* ». Nous en donnons acte à l'auteur ». Signé : M. D.

Le passage en question était le fameux passage du fiacre, où la lourde machine vagabonde au hasard dans la ville rouennaise, « plus close qu'un tombeau et ballottée comme un navire », véhiculant sous les yeux effarés des bourgeois le bonheur tranquille d'Emma et de son amant.

Flaubert qui n'aimait pas qu'on touchât à sa prose et craignait pour le balancement de ses phrases le moindre déplacement de virgule riposta immédiatement en prologue au numéro suivant :

« Des considérations que je n'ai pas à apprécier ont contraint la *Revue de Paris* à faire une suppression dans le numéro du 1^{er} décembre... En conséquence, je déclare dénier la responsabilité des lignes qui suivent. Le lecteur est donc prié de n'y voir que des fragments et non un ensemble ». G. F.

Il y avait là de quoi aguicher la censure impériale ; les poursuites ne tardèrent pas. L'auteur et ses co-prévenus, l'éditeur et l'imprimeur, étaient accusés par le Parquet d'outrages à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs.

L'accusation, appuyée aux contreforts des articles 59 et 60 du Code Pénal, si elle était un prétexte tout trouvé à fustiger la *Revue de Paris*, était tout de même plausible si l'on se reporte au climat littéraire de 1857, qui n'avait rien à voir avec le nôtre, du moins en surface.

Le lecteur à cette époque n'avait pas encore place assise dans la chambre d'amour de « Lady Chatterley », il n'avait pas encore dégusté les crudités de Sartre ou de la « Jeune Fille Rangée » que fut M^{me} Simone de Beauvoir. En ce temps-là, la vertu faconde d'H. Miller était encore inconnue. On ignorait la freudienne « libido » et ses ravages dans les subconscients ; il n'y avait pas de cours d'éducation sexuelle, les jeunes filles n'allaient pas se trémousser dans les « surbouds » des « Tricheurs ». On n'avait pas vu en cinémascope et vistavision les charmes callipyges de B. B. Enfin, Kinsey n'avait pas encore révélé au monde toutes les ficelles du comportement sexuel de la femme. Ce sont tout de même des choses qui marquent le climat d'une époque. En 1857, le vent du réalisme commençait à peine à souffler son haleine forte sur la littérature et le

lecteur du temps gardait encore une oreille chaste et un œil neuf. Dans ces conditions, on conçoit que les aventures extra-conjugales d'Emma Bovary, Emma chutant dans les sous-bois, fautant sous la tonnelle du jardin, consommant l'adultère dans un fiacre et le perpétrant dans la chambre tiède et rouge de l'Hôtel de Boulogne, avaient de quoi émoustiller le lecteur le moins curieux et de quoi soulever un petit scandale.

Encore une fois cependant, ce côté outrage à la morale qui ne fut que le prétexte du procès, en fit en réalité tous les frais.

L'audience, renvoyée à huitaine, eut lieu le 31 janvier 1857. La 6^e Chambre Correctionnelle accueillait certes rarement sur son banc d'infamie d'aussi prestigieux accusés. Elle fut ce jour-là le rendez-vous de toute la gent littéraire parisienne.

Devant un public nombreux et qui ne dut pas s'ennuyer, Pinard exploita deux heures durant le réalisme du roman avec des airs de saint homme et des sous-entendus gros comme des câbles de sous-marins. Son réquisitoire fut long, verbeux, peu convaincant, prud'hommesque à souhait, digne tout à fait d'un Homais doublé d'un Tartufe. On comprend que Maxime Du Camp se soit écrié : « Si c'est là l'éloquence judiciaire, l'éloquence judiciaire est peu de chose ».

Ce discours eût été ennuyeux à mort si son auteur ne se fut ingénié à peindre le roman avec même pinceau lascif qu'il reprochait tant à Flaubert. Ecoutez le plutôt, embusqué derrière chaque mot, habile à « lever » sous chaque phrase les choses piquantes, pressant le texte comme une éponge pour en servir au jury effarouché la quintessence érotique.

« Voilà le roman. On l'appelle *Madame Bovary*. Vous lui pouvez donner un autre titre et l'appeler avec justesse : Histoire des adultères d'une femme de province... L'offense à la morale publique est dans les tableaux lascifs que je mettrai sous vos yeux... La couleur générale de l'auteur, permettez-moi de vous le dire, c'est la couleur lascive, avant, pendant et après ces chutes !

» Voulez-vous savoir comment était le mari ? Ce mari du lendemain qu'on eût pris pour la vierge de la veille. Ce mari qui se lève et part le cœur plein des félicités de la nuit, l'esprit tranquille, la chair contente, s'en allant ruminant son bonheur comme ceux qui mâchent encore après dîner le goût des truffes qu'ils digèrent !

» Qu'est-ce qui a séduit Rodolphe ? Le gonflement de l'étoffe de la robe de M^{me} Bovary qui s'est crevée de place en place selon les inflexions du corsage !

» Ce que l'auteur vous montre, c'est la poésie de l'adultère et je vous demande si ces pages lascives ne sont pas d'une immoralité profonde... Oui, M. Flaubert sait embellir ses peintures avec toutes les ressources de son art, mais sans les ménagements de l'art. Chez lui point de voile, c'est la nature dans toute sa nudité, dans toute sa crudité. Ce n'est pas tout : à la page 73 (rappelez-vous !!!) il est un dernier tableau que je ne peux pas omettre ; elle (Emma) était arrivée jusqu'à la fatigue de la volupté ».

Et M. Pinard de s'étendre complaisamment sur le strip-tease d'Emma « plus enflammée, plus avide, plus haletante. Elle se déshabillait brutalement, arrachant le lacet mince de son corset qui sifflait autour de ses hanches... ». Etc., etc...

Pour finir, Pinard réclamait l'indulgence du jury pour l'éditeur et pour l'imprimeur, exigeant toutes les sévérités pour l'auteur du roman,

coupable numéro un, et il terminait sa péroration par un bon coup de cymbales comparant Emma à Messaline.

On comprend que Flaubert n'ait pas porté Pinard dans son cœur et que toute sa vie il lui ait gardé rancune. Il l'appelait « son ennemi Pinard ». Dans le fond ce n'était peut-être pas tant affaire de sentiment qu'un profond mépris. Il le vomissait, lui, dieu de l'intelligence et de l'art, ce tiède bourgeois, avide de croix et d'honneurs et qui pensait bassement. Incapable d'admirer l'outil de l'artiste, il n'avait su que démanteler son texte pour venir y guetter de fausses preuves d'immoralités. Il ne le haïssait pas à proprement parler, non, il se moquait et suprême vengeance, faisait éclater ce grand rire de mépris, de commisération, le rire rabelaisien et truculent du « Garçon » qui le secouait si fort étant jeune quand il voyait les bourgeois de Rouen admirer bêtement leur cathédrale.

En dépit des charges de Pinard et grâce à la généreuse et saine plaidoirie de son avocat, M^r Sénart, Flaubert fut acquitté. Il ne fit pas les deux ans de prison comme le réclamait le substitut ; il ne paya pas trois cents francs d'amende et son livre ne fut pas mis au pilon. Le vénéux bouquet de Baudelaire eut moins de chance et fut impitoyablement fêtré par la censure impériale (la même année du reste). Le lecteur de 1857 qui ne peut respirer le parfum corrompu de quelques-unes des Fleurs du Mal eut au moins le loisir de se rabattre sur les aventures intégrales d'Emma Bovary non expurgée.

Comme bien l'on pense, ce hors-d'œuvre croustillant que fut le procès aiguïsa l'appétit des lecteurs ; on peut dire qu'il lança le roman mieux que le mieux organisé des batailles publicitaires. Le succès fut sans précédent. Le roman sortit en deux volumes à un franc, sous la verte couverture de l'éditeur Michel Lévy, qui habillait déjà des œuvres de Balzac, de George Sand, de Théophile Gautier, etc... Moyennant huit cents francs, Flaubert avait cédé le droit à son éditeur pour cinq ans de publier *Madame Bovary* comme il l'entendait. Six mille exemplaires furent épuisés dans les premiers jours de la vente, avant même la parution des critiques, ce qui prouve quelle publicité gratuite apporta à l'éditeur le fameux procès.

Pourtant, en dépit de cet acquittement qui le blanchissait, en dépit du beau succès de son livre, Flaubert fut très malheureux de ce procès. D'abord les attendus du jugement ne mâchaient pas leur réprobation :

« Attendu que l'ouvrage déferé au tribunal mérite un blâme sévère car la mission de la littérature doit être d'orner et recréer l'esprit en élevant l'intelligence et en épurant les mœurs plus encore que d'imprimer le dégoût du vice en offrant le tableau des désordres qui peuvent exister dans la société ;

» Attendu qu'il y a des limites que la littérature même la plus légère ne doit pas dépasser et dont Gustave Flaubert et co-inculpés paraissent ne s'être pas suffisamment rendu compte ;

✓ » Mais attendu que l'ouvrage dont Flaubert est l'auteur est une œuvre qui paraît avoir été longuement et sérieusement travaillée au point de vue littéraire et de l'étude des caractères...,

» Le tribunal les acquitte... »

Bref, on pardonnait à Flaubert ses descriptions drues parce qu'elles étaient enrobées de beau style, parce qu'en « termes galants ces choses là étaient mises ». Mais l'auteur, pour qui écrire était un sacerdoce, ne pouvait tolérer ce « tripotage d'art et d'écus » autour d'une œuvre qui

saignait encore du douloureux accouchement de ses phrases, des « suplices de l'assonance et des tortures de la période ».

Écoutons-le se plaindre à ses correspondants :

« Cette Bovary, que vous aimez, a été traînée comme la dernière des femmes perdues sur le banc des escrocs. On l'a acquittée, il est vrai, mais je n'en reste pas moins à l'état d'auteur suspect, ce qui est une médiocre gloire ».

» Il m'est resté de tout cela un tel épuisement de corps et d'esprit, que je n'ai pas la force de faire un pas ni de tenir une plume. Mon livre va se vendre d'une façon inusitée pour un début, mais je suis fâché en somme. Cela dévie le succès et je n'aime pas autour de l'art des choses étrangères. C'est à tel point que tout ce tapage me dégoûte profondément et que j'hésite à mettre mon roman en volume. J'ai envie de rentrer pour toujours dans la solitude et le mutisme dont je suis sorti, de ne rien publier, pour ne plus faire parler de moi ».

Et encore :

« Comme j'ai été embêté cet hiver. Mon procès ! Mes querelles avec la *Revue de Paris*. Ce qui m'attriste profondément, c'est la bêtise générale. L'océan n'est pas plus profond ni plus large. Il faut avoir une fière santé morale pour vivre à Paris ».

Enfin, c'est le procès de la Bovary qui recula la publication de ce livre. « tout plein de mythologie et d'antiquité », qu'était la *Tentation de Saint-Antoine*, terminé en 1849, remanié à la fin de 1856 et dont quelques fragments seulement étaient parus dans « *L'Artiste* » que dirigeait Théophile Gautier.

« Ce livre m'eût fait avoir, par le temps qui court, des désagréments infinis », écrivait Flaubert à M^{me} Schlésinger.

Et cela est si vrai que le sieur Pinard, toujours lui, lors du procès, alla chercher jusque dans ces fragments publiés de l'« *Artiste* », certaines phrases un peu sensuelles qui lui parurent bonnes à grossir son capiteux florilège. Notons, en passant, qu'à cette occasion, il se donna le ridicule de confondre Apollonius de Thyane avec Apollinaire !

« Dernièrement, un numéro de l'« *Artiste* » me tombait sous la main, dit Pinard sans son réquisitoire. J'y voyais à quel degré M. Flaubert excelle dans la peinture ; il aime à peindre les tentations, surtout les tentations auxquelles a succombé Madame Bovary ».

Et le redresseur de torts de continuer :

« Je ne crois pas qu'il soit possible de donner plus de vivacité à l'image que dans ces mots d'Apollinaire (sic) à Saint-Antoine : « Est-ce » la science ? Est-ce la gloire ? Veux-tu rafraîchir tes yeux sur des » jasmins humides ? Veux-tu sentir ton corps s'enfoncer comme dans » une onde dans la chair douce des femmes pâmées ? »

L'histoire des relations de Flaubert et de son « ennemi Pinard » finit, en 1879, sur une anecdote des plus croustillantes. On s'étonne qu'elle n'ait pas trouvé plus d'écho dans la petite histoire littéraire et qu'on n'ait pas encore réussi à cueillir cette « fleur du mal » de l'exégèse flaubertienne.

Le très digne M. Pinard, ce saint homme qui prônait : « Je n'aime pas beaucoup à rencontrer des choses saintes dans un roman, mais

au moins, quand on en parle, faudrait-il ne pas les travestir par le langage... »

Ce catholique de la plus belle eau, dont les pratiques frisaient la bigoterie et qui allait tous les dimanches à la messe à Notre-Dame, était poète à ses heures. L'ancien procureur, l'ex-avocat impérial, l'ex-ministre de l'Intérieur, qui l'eût cru, qui l'eût dit, faisait des vers ? Mais oui. Ces vers étaient-ils bien faits au moins ? C'est ce qu'on ne saurait dire puisque, malheureusement, ils sont perdus pour la postérité. Ce qui est sûr, c'est que la gauloiserie devait y cotoyer la gaillardise en bonne compagnie avec la grivoiserie et que, sans aucun doute, ils eussent fait rougir l'impudique Emma elle-même. Pour être dévôt, M. Pinard n'en était pas moins homme ; il avait sans doute de ces accommodements avec le ciel que se ménageait le pauvre homme de Tartufe.

Une chose est certaine : Flaubert s'amusa énormément de cette histoire. Il écrit, en novembre 1877, à M^{me} Roger des Genettes :

« Vous savez que j'attends avidement les obscénités de Pinard. Faites en sorte, au nom des dieux, que j'aie cette manne ».

Puis, en 1878, à la même :

« L'histoire de Pinard, auteur obscène, est parfaitement vraie, et je soupire toujours après ses poésies ».

Enfin, à M^{me} Régnier, en 1879 :

« Et Pinard, mon ennemi Pinard, l'auteur des couplets obscènes trouvés dans le prie-dieu de M^{me} Gras. Cet excellent M. Pinard, communiant dimanche dernier à Notre-Dame... Farce ! Farce ! »

Ce qui est en effet très piquant, c'est que l'auteur de ces vers les aurait dédiés à une dame veuve Gras (qu'il conseillait pour une histoire de captation d'héritage) et qu'il les aurait glissés dans son prie-dieu, à Notre-Dame. C'était une poste restante comme une autre. La veuve mourut malheureusement sans avoir eu le temps de goûter ces plaisantes galanteries à elle dédiées.

Il est vraiment dommage que ces vers n'aient jamais été publiés. Cela est même si étrange qu'on peut se demander si, après tout, cette truculente facétie ne fut pas un canular monté de toute pièce par les amis de Flaubert, qui cultivaient volontiers ce genre de plaisanterie. Ce qui est sûr, c'est que si fable il y a, à cette fable qu'on lui conta, Flaubert prit un plaisir extrême. Il s'en gaussait encore en 1879.

Mais à cette date, Flaubert avait 58 ans. La séance du Tribunal correctionnel était loin. Il y avait vingt-deux ans de cela. Flaubert malade (il venait de se casser la jambe en glissant sur son perron verglacé), découragé (il avait perdu ses meilleurs amis), trébuchait à chaque mot dans les tentations encyclopédiques de ses « deux bonshommes » et sa « petite bonne femme » ne l'intéressait plus du tout. Emma appartenait déjà à la postérité.

Elle courait seule, Emma, sur le chemin de la gloire, en passe de devenir l'héroïne impérissable du plus parfait des romans français. Toutes les turpitudes du sieur Pinard ne prévalurent point contre elle, qui continuait, sans rougir, à rugir d'amour, à aimer, à pleurer, à sourire d'amour et qui venait donner aux femmes, par la grande voix colorée de Flaubert, cette fructueuse leçon de morale :

« Ne demandez pas d'oranges aux pommiers ».

Nicole SALVATERRA.

FLAUBERT VU PAR LES GONCOURT

EXTRAITS DU JOURNAL DES GONCOURT (Suite¹)

ANNÉE 1861

3 JANVIER 1861 :

Chennevières nous apporte sa réimpression des *Contes Normands*. En la refeuilletant, nous vous disons combien il est triste que cet homme, au lieu de faire de l'art et des inconnus, d'être le Plutarque de Finsonius, n'ait pas fait, avec son talent, revivre des archaïsmes du dixième siècle, un beau roman normand, longuement étudié, développé.

Et en coupant ces feuilles, nous apercevons ce qui manque à Flaubert, le défaut que nous cherchions depuis longtemps : son roman manque de cœur, de même que ses descriptions manquent d'âme. Le cœur dans le talent, un don bien rare, qui ne compte guère en ce temps que Hugo en haut, Murger en bas, et quand je parle du cœur dans le talent, je ne parle pas du cœur dans la vie, qui est parfois à l'opposé.

16 MARS 1861 :

Scholl nous entraîne ce soir au café de la Rochefoucauld, qui a hérité des habitués du petit boui-boui de la rue Lepelletier.

Et de là, il nous emmène finir la soirée au Café Riche. On voit une tête à la fenêtre. C'est Flaubert qui fait sa rentrée à Paris et n'a plus que quatre chapitres de son *Carthage* à faire. A peine les poignées de main finies. « Qu'est-ce qui a lu *Télémaque* ? Mais c'est idiot ! Et c'est écrit... Ah, le misérable ! Le Cygne de Cambrai, il me met en fureur ! On n'est pas bête comme ça ! Et il faut voir comme il traduit l'*Iliade* et l'*Odysée* ! Et des répétitions de mots ! C'est-à-dire que ce coquin là en est arrivé à me donner une horreur pour les cygnes ; l'autre jour, il y en avait un sur l'eau, j'ai détourné la tête. S'il n'y avait pas eu de cygnes, on ne l'aurait pas appelé le Cygne de Cambrai et il n'aurait jamais existé ! »

DIMANCHE 17 MARS :

Flaubert nous dit : « L'histoire, l'aventure d'un roman, ça m'est bien égal. J'ai l'idée, quand je fais un roman, de rendre une couleur, un ton. Par exemple dans mon roman de *Carthage*, je veux faire quelque chose de pourpre. Maintenant, le reste, les personnages, l'intrigue, c'est un détail. Dans *Madame Bovary*, je n'ai eu que l'idée de rendre un ton gris, cette couleur de moisissure d'existence de cloportes. L'histoire à mettre là-dedans me faisait si peur que quelques jours avant de m'y mettre, j'avais conçu *Madame Bovary* tout autrement : ça devait être, dans le même milieu et la même tonalité, une vieille fille dévote et ne baisant pas. Et puis, j'ai compris que ce serait un personnage impossible ».

Et il nous lit, avec sa voix retentissante qui a le rauquement d'une

(1) Voir, pour le début, le Bulletin des Amis de Flaubert, n° 12.

voix de féroce, mêlée au ronron dramatique d'une voix d'acteur, le premier chapitre de *Salammbô*. Un transport étonnant de l'imagination dans une patrie de fantaisie, une invention par vraisemblance, une déduction de toutes les couleurs locales des civilisations antiques et orientales, très ingénieuse et qui arrive, par sa profusion de tons et de parfums, à être quelque chose d'entêtant. Mais plus de détails que d'effets d'ensemble, et deux choses manquant : la couleur des tableaux de Martin et, dans le style, la phrase de bronze d'Hugo.

DIMANCHE 31 MARS :

Déjeuner chez Flaubert avec l'étrange ménage Sari et Lagier. Sari, un brun, crépu, de la race des Dumas père ; intelligent, verbeux, l'œil vif, la parole facile et colorée et très fort à la riposte de la blague.

DIMANCHE 7 AVRIL :

Nous allons passer l'après-midi du dimanche chez Flaubert. Il y a dans son cabinet de travail — gaiement éclairé par le grand jour du boulevard du Temple et qui a pour pendule un Brahma en bois doré, sa table grande et ronde avec son manuscrit contre la fenêtre, un grand plat de métal à arabesques persanes et au-dessus du grand divan de cuir du fond, le moulage de la *Psyché* de Naples. Il y a, ça et là, un vieillard à fez rouge, à air de patriarche, Lambert, le bras droit du Père Enfantin, ancien directeur de l'Ecole Polytechnique d'Egypte ; le sculpteur Préault avec sa voix aigrette et sa mine fritée, ses gros yeux de grenouille ; un ou deux anonymes et un personnage curieux, le baron de Krafft, né d'un père chambellan de l'Empereur Nicolas et d'une mère prussienne ; né dans la religion grecque, élevé par le général des Jésuites et présentement mahométan, *hadji* — car il a été à la Mecque — portant, cachée sous une calotte et sous la coiffure européenne, la mèche des croyants passée dans un peigne ; membre de la Société des Hissaoua où il a le grade de *chameau*, c'est-à-dire qu'il mange dans sa convulsion des figues de Barbarie pleines d'épines ; venant de prendre son siège à la Chambre des Seigneurs de Prusse, dont il est membre de naissance et retournant à Tripoli où il vit et où il a une maison montée à l'européenne.

.....

Tout le monde parti, nous restons un peu à causer avec Flaubert. Nous parle de sa manière de jouer et de déclamer avec fureur son roman qu'il écrit, s'égosillant tant qu'il épuise de pleines cruches d'eau, s'enivrant de son bruit jusqu'à faire vibrer un plat de métal pareil à celui qu'il a ici, si bien qu'un jour, à Croisset, il se sentit quelque chose de chaud lui monter de l'estomac et qu'il eut peur d'être pris de crachements de sang.

Le soir, nous allons dîner avec Saint-Victor, au passage de l'Opéra. Après dîner, sur le boulevard, faisant mille et mille tours, nous avons, lui et nous, une de ces communions de causerie, qui sont les plus douces heures des hommes de pensée.

Je ne sais comment la conversation est venue sur le progrès. C'était, je crois, à propos de Gaiffe et du système cellulaire. Le progrès, le voilà ! Il a remplacé la torture physique par la torture morale, le brisement du corps par le brisement du cerveau.

« Le progrès ! c'est vraiment hideux ! Une chose qui a tout fait monter... Où est le temps des romans où on disait du héros : « Albert était riche, il entretenait des danseuses ; il avait six mille livres de

rentes ! » Et Paris, qu'est-ce qu'ils en ont fait ? Des boulevards, des grandes artères. Je me figure qu'il y a encore dix ans, il y avait des coins, dans des rues ignorées, où on pouvait vivre caché et heureux.

« Quel siècle ! Un siècle à échanger contre le premier venu ! Et en toutes choses, les falsifications, les sophistications, le mensonge. Savez-vous que maintenant, les fines gueules du Jockey, les vrais gourmets ont chez eux un pilon pour piler leur poivre eux-mêmes ? Les épiciers le vendent avec de la cendre ».

Puis, parlant du cercle étroit où roulent toutes ces cervelles du Jockey, « les vins, les danseuses d'Opéra et les chevaux ». Parlant du monde où il n'y a pas de race, où les plus grands noms de femmes ont des types de cuisinières, de revendeuses à la toilette, il nous remet en mémoire ces mots d'un Isaïe : « J'ai vu les maîtres à pied et les esclaves à cheval ».

Et nous pensons avec lui à ce passage de La Bruyère où il est dit :

« Ce que j'envie aux riches, ce n'est pas leur opulence, leurs jouissances ; c'est d'avoir dans leur service des gens qui leur sont si supérieurs ».

.....

MARDI 9 AVRIL :

Visite de Flaubert. Il y a vraiment chez Flaubert une obsession de de Sade. Il se creuse la cervelle pour trouver un sens à ce fou. Il en fait l'incarnation de l'*Antiphrasis* et va jusqu'à dire, dans ses plus beaux paradoxes, qu'il est le dernier mot du catholicisme, la haine du corps. Il faut que chaque homme ait sa toquade... A examiner si de Sade n'est pas, comme Marat, un produit de 93 ? Est-il bien vrai que ses livres aient été écrits avant le sang de la Terreur ?

Il nous raconte cette horrible tentation dont une femme est sortie victorieuse. Une femme honnête, mariée, mère de famille qui, pendant vingt ans, atteinte d'hystérie à son foyer, auprès de son mari et de ses enfants, voyait des phallus partout, dans les flambeaux, dans les pieds des meubles, dans tout ce qui l'entourait, et enivrée, suffoquant, accablée de ces images, se disait en regardant la pendule : « Dans un quart d'heure, dans dix minutes, je vais descendre dans la rue pour me prostituer ».

21 AVRIL :

Chez Flaubert, vu Feydeau, accablé : la pièce sur la Bourse est refusée, comme inopportune, partout. Thierry lui a dit à ce qu'il raconte : « Savez-vous pourquoi ils vous ont refusé ? Vous avez trop de talent. Je mettrai cela dans ma préface ! » dit Feydeau. J'ai rarement vu à ce point un homme parler de lui comme d'un grand homme. Il y a des orgueils de lion, Feydeau a une vanité de cheval.

Feydeau parti, Flaubert nous consulte sur un chapitre de la *Carthage*. C'est la description d'un champ de bataille de l'horreur énumérée. On voit ses deux lectures, de Sade et Châteaubriand. Un effort pareil à celui des *Martyrs*. Œuvre rare d'ingéniosité, sublime de patience. Mais livre faux.

Puis nous causons de la difficulté d'écrire une phrase et de donner du rythme à sa phrase. Le rythme est un de nos goûts et de nos soins ; mais chez Flaubert, c'est une idolâtrie. Un livre, pour lui, est

jugé par la lecture à haute voix. « Il n'a pas le rythme ! » S'il n'est pas coupé selon le jeu des poumons humains, il ne vaut rien. Et de sa voix vibrante, à l'emphase sonore qui balance des échos de bronze, il déclame en le chantant un morceau des *Martyrs*. « Est-ce rythmé cela ? C'est comme un duo de flûte et de violon... Et soyez sûr que tous les textes historiques restent parce qu'ils sont rythmés. Même dans la farce, voyez Molière dans *Monsieur de Pourceaugnac* et dans le *Malade Imaginaire*, M. Purgon ». Et il récite, de sa voix de taureau, toute la scène.

DIMANCHE 28 AVRIL :

Chez Flaubert.

Lorsqu'il alla, avant d'aller chez Lévy, proposer *Madame Bovary* à éditer à Jacottet et à la Librairie Nouvelle, Jacottet lui dit : « C'est très bien, votre livre ; *c'est ciselé*. Mais vous ne pouvez pas aspirer au succès d'Amédée Achard. Je ne puis m'engager à vous faire paraître cette année.

« C'est ciselé ! rugit Flaubert. Je trouve ça d'une insolence de la part d'un éditeur ! Un éditeur vous exploite, mais il n'a pas le droit de vous apprécier. J'ai toujours su gré à Lévy de ne m'avoir jamais dit un mot de mon livre ».

LUNDI 6 MAI :

A 4 heures, nous sommes chez Flaubert, qui nous a invités à une grande lecture de *Salammbo*, avec un peintre que nous trouvons là, Gleyre, un monsieur en bois, l'air d'un mauvais ouvrier, l'intelligence d'un peintre gris, l'esprit terne et ennuyeux.

De 4 heures à 6 heures, Flaubert lit avec sa voix mugissante et sonore qui nous berce dans un bruit pareil à un ronronnement de bronze. A 7 heures, on dine et Flaubert, qui a été fort lié avec Pradier, nous conte sur lui ce joli trait. Ayant envoyé à sa fille, une enfant, un bâton de sucre de pomme comme une colonne — pour lequel il avait été obligé de faire faire un moule spécial chez un confiseur de Rouen, un sucre de pomme de cent francs — il apprit par les enfants désolés que le sucre de pomme étant arrivé avec une fracture dans la caisse, Pradier, l'ayant recollé artistement, alla le porter à M. de Salvandy.

Puis, après le dîner, une pipe fumée, la lecture recommence et nous allons de lectures en résumés de ce qu'il ne lit pas, jusqu'à la fin du dernier chapitre fini, la baisade de *Salammbo* et de Mathô. Il est 2 heures du matin quand nous en sommes là.

Je vais écrire ici ce que je pense, au fond de moi, de l'œuvre d'un homme que j'aime — et ils sont rares, ceux-là — d'un homme dont j'ai admiré la première œuvre.

Salammbo est au-dessous de ce que j'attendais de Flaubert. Sa personnalité, si bien dissimulée, absente dans l'œuvre si impersonnelle de *Madame Bovary*, fait jour ici, renflée, mélodramatique, déclamatoire, roulant dans l'emphase, la grosse couleur, presque l'enluminure. Flaubert voit l'Orient et l'Orient antique, sous l'aspect des étagères algériennes. Il y a des effets enfantins, d'autres ridicules. La lutte avec Châteaubriand est le grand défaut qui ôte l'originalité du livre. Les *Martyrs* y percent à tout moment.

Puis il y a une grande fatigue dans ces éternelles descriptions, dans ces signalements, bouton à bouton, des personnages, dans ce dessin miniaturé de chaque costume. La grandeur des groupes disparaît par là.

Les effets deviennent menus et concentrés sur un point ; les robes marchent sur les visages, les paysages sur les sentiments.

L'effort sans doute est immense, la patience infinie, le talent rare pour avoir essayé de reconstruire dans son détail une civilisation disparue. Mais pour cette œuvre, impossible selon moi, Flaubert n'a point trouvé d'illuminations, de ces révélations par analogie, qui font retrouver un morceau de l'âme d'une nation qui n'est plus.

Il croit avoir fait une restitution morale : c'est la « couleur morale » qu'il est très fier d'avoir rendue. Mais cette couleur morale est la partie la plus faible de son livre. Les sentiments de ses personnages ne sont pas des sens de la conscience, perdus avec une civilisation : ils sont les sentiments banaux et généraux de l'humanité et non de l'humanité carthaginoise ; et son Mathô n'est, au fond, qu'un ténor d'opéra dans un poème barbare. On ne peut nier que par la volonté la précision de la couleur locale, empruntée à toutes les couleurs locales de l'Orient, il n'arrive par moments à un transport des yeux et de la pensée dans le monde de son roman ; mais il donne bien plus l'étourdissement que la vision. Les tableaux, dont tous les plans sont au même plan, se mêlent et s'embrouillent. Tout éclate, aussi bien à l'horizon que tout près de vous. Et de la monotonie des procédés, aussi bien que de l'éclat permanent des teintes, vient une lassitude où l'attention roule et se perd.

Ce qui m'a le plus étonné, c'est de ne point trouver, dans cette nouvelle œuvre de Flaubert, du style, un livre bien écrit, des phrases pétries avec l'idée. Chaque phrase, presque, porte une comparaison au bout d'un *comme*, comme un flambeau porte une bougie. La métaphore ne s'incarne pas dans le corps de ce qu'il écrit. Sa langue exprime la pensée, mais elle n'en est pas possédée et pleine. Beaucoup de comparaisons fines, délicates, charmantes, mais qui ne sont pas fondues dans la trame du récit, qui ne font pas corps avec lui, qui y sont accrochées. Point de belle sonorité de pensée, exprimée et sonnante dans la sonorité des mots, quoi qu'il la recherche tant. Point de cadence accommodée à la douceur de ce qu'il veut dire ; point de ces raretés du ton qui charment, tournures élégantes de la phrase, délicieuses comme la tournure élégante d'une femme.

Enfin, pour moi, dans les modernes, il n'y a eu jusqu'ici qu'un homme qui ait fait la trouvaille d'une langue pour parler les temps antiques : c'est Maurice de Guérin dans le *Centaure*.

DIMANCHE 12 MAI :

Flaubert nous dit de *Carthage* : « J'aurai fini au mois de janvier. J'ai encore 70 pages à faire, à 10 pages par mois ».

19 MAI :

Grand dîner chez nous : Dennery, Gisette, Julie, Charles-Edmond, Flaubert, Bouilhet, Gavarni. Dîner gai et terne. Après dîner, les deux femmes demandent des livres obscènes, pour regarder les images dans le salon.

LUNDI 28 OCTOBRE :

Sainte-Beuve qui nous a écrit pour nous voir vient à deux heures.

Parle de Flaubert. « On ne doit pas être si longtemps... Alors, on arrive trop tard pour son temps... Pour des œuvres comme *Virgile*, cela se comprend. Et puis, ce qu'il fait, ce sera toujours les *Martyrs* de

Châteaubriand. Après *Madame Bovary*, il devait des œuvres vivantes... Et alors son nom serait resté à la bataille, à la grande bataille du roman, au lieu que j'ai été forcé de porter la lutte sur un moins bon terrain, sur *Fanny* (2).

DIMANCHE 3 NOVEMBRE :

Diner chez Peters avec Saint-Victor et Claudin. Après dîner, Claudin m'emmène aux Délassements Comiques. J'ai travaillé toute cette semaine. J'ai besoin, je ne sais pourquoi, de respirer l'air d'un boui-boui. On a de temps en temps besoin d'encanaillement.

Dans un corridor, je rencontre le directeur, Sari. Il me dit que Lagier est allé voir Flaubert à Rouen, qu'elle craint que la solitude et le travail lui fassent partir la tête. Il lui a parlé de derviches tourneurs, d'un bordel d'oiseaux dans son lit, de choses incompréhensibles. Sur ce travail, prodigieux et congestionnant, de Flaubert, je ne sais plus qui me contait l'autre jour — cela venait de l'institutrice de ses nièces, M^{lle} Bosquet — qu'il avait donné l'ordre à son domestique de ne lui parler que le dimanche pour lui dire : « Monsieur, c'est dimanche ».

ANNEE 1862

16 FEVRIER :

Flaubert me raconte qu'il a travaillé une fois à *Salammô*, trente-huit heures de suite, et qu'il était tellement épuisé, qu'à table, il n'avait plus la force de soulever la carafe pour se verser à boire.

20 FEVRIER :

Entre chez nous une femme en deuil, voilée, que nous amène Flaubert. C'est Lagier qui nous parle pendant deux heures de sa mère qu'elle vient de perdre et de son cul qui est toujours à elle et à bien d'autres. Sa mère ou son cul, son cul ou sa mère, sa mère et son cul : voilà successivement son thème d'attendrissement et de salauderies. Une profanation inouïe... Les Anciens mettaient leurs larmes dans une bouteille de verre, Lagier semble pleurer sa mère dans une capote.

VENDREDI 21 FEVRIER :

Nous dinons avec Flaubert chez les Charles Edmond. La conversation tombe sur ses amours avec M^{me} Colet. L'histoire de l'album, dans son fameux roman *Lui*, est absolument fausse. Flaubert a le reçu des huit cents francs (3).

Point d'amertume, point de ressentiment du reste, chez lui, pour cette femme qui semble l'avoir enivré avec son amour furieux et dramatisé d'émotions, de sensations, de secousses. Il y a une grossièreté de nature dans Flaubert, qui se plaît à ces femmes terribles de sens et d'emportement d'âme, qui éreintent l'amour à force de transports, de colères, d'ivresses brutales ou spirituelles.

(2) *Fanny*, de Feydeau, écrit en 1858. A *Salammô*, qui est ici visée, il consacrera, le 8, le 15, le 22 décembre 1862, trois articles vétilleux, auxquels Flaubert répondra par une longue lettre publiée par Sainte-Beuve. Voir *Nouveaux Lundis*, T. IV, p. 31 et pp. 435-448.

(3) Sur l'épisode de l'album. Voir *Lui*, 1860, page 342.

Une fois, elle est venue le relancer jusque chez lui, devant sa mère qu'elle a retenue, qu'elle a fait rester à l'explication, sa mère qui a toujours gardé comme une blessure faite à son sexe, le souvenir de la dureté de son fils pour sa maîtresse : « C'est le seul point noir entre ma mère et moi », dit Flaubert.

Lui, l'a aimée aussi avec fureur. Un jour, il a failli la tuer.

« J'ai entendu craquer sous moi les bancs de la Cour d'assises ».

Un de ses grands-pères a épousé, nous dit-il, une femme au Canada. Il y a effectivement du sang de Peau-Rouge dans sa personne, son caractère, son goût même, une violence, une santé, une grossièreté... Sur le boulevard, en revenant, Flaubert et nous, nous tombons sur un couple de gens épanouis, comme des gens après boire. C'est Montselet que nous présente son ami, le chansonnier Gustave Mathieu, une tête de Don Quichotte, sculptée dans un nœud de bois au bout d'une canne. Nous allons nous esboier, boire et causer à la taverne de Peters.

.....

De confiance en confiance, Monselet me conte sa peine, son ennui d'être gros, lui qui a toujours rêvé la sveltesse, d'avoir la tournure d'un notaire des Batignolles ou d'Epinal. Puis il m'étale sa grosse main boudinée. Et la tendant à Flaubert : « Est-ce que vous voudriez avoir cette main-là dans votre famille ? » Et il s'arrose de plus en plus avec un grog au gin.

Sur le boulevard, Flaubert me parle du projet d'ouvrage qui doit suivre *Salammô*. Il veut faire une féerie et avant de la faire, il lira toutes les féeries faites jusqu'à lui (4). Le singulier procédé d'imagination...

LUNDI 3 MARS :

Il neigeote. Nous prenons un fiacre et nous allons porter nos livraisons de l'*Art Français* à Gautier, rue de Longchamp, 32, à Neuilly.

.....

La causerie va sur Flaubert, ses étranges procédés de conscience, de patience, de sept ans de travail : « Figurez-vous que l'autre jour, il m'a dit : « C'est fini, je n'ai plus qu'une dizaine de phrases à écrire, » mais j'ai toutes mes chutes de phrases ! » Ainsi, il a déjà la musique des fins de phrases qu'il n'a pas encore faites, il a ses *chutes*... Que c'est drôle, hein ?... Moi, je crois que surtout il faut dans la phrase un rythme oculaire. Par exemple, une phrase qui est très longue en commençant ne doit pas finir petitement, brusquement, à moins d'un effet. Un livre n'est pas fait pour être lu à haute voix... Et puis, très souvent, son rythme à Flaubert n'est que pour lui seul, il nous échappe. Il se gueule ça à lui-même. Vous savez, il a des *gueuleries* de ses phrases qui lui semblent très harmonieuses ; mais il faudrait lire comme lui pour avoir l'effet de ses *gueuleries*... Enfin, nous avons des pages tous les deux, vous dans votre *Venise*... Eh bien ! c'est aussi rythmé que tout ce qu'il fait et sans nous être donné tant de mal !...

« Il a un remords qui empoisonne sa vie ; ça le mènera au tombeau ;

(4) C'est le Château des Cœurs, auquel collaboreront Bouilhet et d'Osmoy, qui sera achevé en décembre 1863 et que Flaubert, sa vie durant, proposera en vain à des directeurs de théâtre,

c'est d'avoir mis dans *Madame Bovary* deux génitifs l'un sur l'autre, une couronne de fleurs d'oranger. Ça le désole ; mais il a beau faire, impossible de faire autrement... »

DIMANCHE 9 MARS :

Chez Flaubert, Feydeau nous ouvre le Saint des saints de l'argent, le fond de cette caserne de millions : la maison de Rothschild, le cabinet de Rothschild, précédé de cette antichambre où tous attendent pêle-mêle, personnages, agents de change, courtiers avec les garçons de bureau, une égalité devant Rothschild, absolue comme l'égalité devant la mort ! Rothschild y entre le chapeau sur la tête. Jamais un salut, tous s'inclinent.

11 MARS :

Nous allons visiter les catacombes avec Flaubert. Des os si bien rangés que ceux-là rappellent les caves de Bercy. Il y a un ordre administratif qui ôte tout effet à cette bibliothèque de crânes. Puis l'ennui de tous ces Parisiens loustics, un véritable train de plaisir dans un ossuaire, qui s'amuse à jeter des lazzi dans la bouche du Néant ; cela crispe.

DIMANCHE 23 MARS :

Nous sommes à attendre Flaubert dans l'entrée du Café de la Porte Saint-Martin, rendez-vous des gens de théâtre, au-dessous du billard appelé, je ne sais pourquoi, le *Saluto*. Flaubert arrive, superbe, en gilet blanc et avec l'air de sortir d'un grand étonnement : « Je viens de chez la Tourbey et devinez avec qui je l'ai trouvée en tête à tête ? Avec Jules Lecomte ! »

Puis, de là, nous ouvre un aperçu très vraisemblable sur l'espionnage du Prince par cette femme, aidée dans ce métier par Lecomte, et nous conte que l'autre dimanche, chez M^{me} Cornu — la femme du peintre, l'amie de l'Empereur, la femme savante par excellence, collant les plus forts en archéologie, type de M^{me} Dacier, modeste. M^{me} Cornu lui a demandé des renseignements sur Jeanne et a fini par lui dire : « Elle fait un vilain métier. Je sais qu'elle a reçu 100.010 francs de la police ». Et elle a dit ce « je sais » comme une personne parfaitement bien informée.

Les plis cachetés, apportés l'autre jour dans la loge de Tourbey étaient positivement les épreuves du discours du Prince — A peine si j'avais osé le deviner.

Comme Lagier joue la *Terre de Nesle*, nous entrons dans les coulisses par ces corridors, tout empuantis, noicis, fumeux d'huile qui brûle. Ça sent le lumignon, la poussière, le chaud et le gras, la colle de pâte, un tas d'odeurs qui enivrent Flaubert. Lagier est en scène. D'une porte, nous voyons défiler des danseuses, dont l'une, imitant la voix d'un canard, crie sous son costume de gitane :

« L'ordre et la marche du Bœuf gras, les endroits où il passe... ».

Puis nous descendons sur la scène, contre les portants tout couverts de vieilles affiches, sous des ciels découpés, avec des quinquets par derrière, derrière le dos des bons bourgeois et bourgeois moyen âge, montés sur un banc pour meubler les côtés de la scène.

Flaubert, exemple frappant de l'infériorité de l'homme comparé à son livre, Charles Edmond le contrarie.

29 MARS :

Flaubert est assis sur son grand divan, les jambes croisées à la turque. Il parle de ses rêves, de ses projets de romans. Il nous confie le grand désir qu'il a eu, désir auquel il n'a pas renoncé de faire un livre sur l'Orient moderne, l'Orient en habit noir (5). Il s'anime à toutes les antithèses que son talent y trouverait : scènes se passant à Paris, scènes se passant à Constantinople, sur le Nil, scènes d'hypocrisie européenne, scènes sauvages du huis clos de là-bas, semblables à ces bateaux qui ont sur le pont, à l'avant, un Turc habillé par Dusautoy, et à l'arrière, sous le pont, le harem de ce Turc. Il nous parle de têtes coupées pour un soupçon, une humeur.

Il s'éjouit à la peinture des canailles européennes, juives, moscovites, grecques ; il s'étend sur les curieuses oppositions que présenterait ça et là l'Oriental se civilisant, tandis que l'Européen retourne à l'état sauvage, tel que ce chimiste français qui, sur les confins du désert de Libye, n'a plus rien gardé des habitudes et des mœurs de son pays. De ce livre ébauché, il passe à un autre qu'il dit caresser depuis longtemps, un immense roman, un grand tableau de la vie, relié par une action qui serait l'anéantissement des uns par les autres, d'une société qui, basée sur l'Association des Treize, verrait l'avant-dernier de ses survivants, un homme politique, envoyé à la guillotine par le dernier, qui serait un magistrat, et cela pour une bonne action (6).

Il voudrait aussi faire deux ou trois petits romans, non incidentés, tout simples, qui seraient le mari, la femme, l'amant (7).

Le soir, après dîner, nous poussons jusque chez Gautier, à Neuilly, que nous trouvons encore à table, à neuf heures, fêtant le prince Radziwill, qui dine, et un petit vin de Pouilly qu'il proclame très agréable. Il est très gai, très enfant. C'est une des grandes grâces de l'intelligence.

L'on se lève de table, l'on passe dans le salon. L'on demande à Flaubert de danser l'*Idiot des Salons*. Il demande l'habit de Gautier, il relève son faux-col, je ne sais pas ce qu'il fait de ses cheveux, de sa figure, de sa physionomie, mais le voilà tout à coup transformé en une formidable caricature de l'hébètement. Gautier, plein d'émulation, ôte sa redingote et tout suant et tout perlant, son gros derrière écrasant ses jarrets, nous danse le *Pas du Créancier*. Et la soirée se termine par des chants bohèmes, des mélodies terribles dont le prince Radziwill jette admirablement les notes stridentes et rugissantes.

(5) Ce roman sur l'Orient Moderne se fut peut-être intitulé « Harel-Bey ». Voir le scénario publié par M^{me} M.-J. Durry : *Flaubert et ses projets inédits*. D'après Du Camp, l'idée en remonterait au voyage en Orient, de 1849-1851, et Flaubert, le 10 novembre 1877, écrivant à M^{me} des Genettes, parlara encore de ce projet sans résultat.

(6) Voir M^{me} M.-J. Durry : *Flaubert et ses projets inédits*, page 115. Le fragment du Carnet 19 (1862-1863), folio 26, intitulé *Le Serment des Amis*, correspond à cette histoire d'une ligne d'ambitions, pures ou intéressées, analogue à celle de l'*Histoire des Neiges*, chez Balzac, mais où tous les anciens conjurés finissent par s'entre-déchirer. Le roman avortera. Du moins, l'effet final sera-t-il transposé dans l'*Education Sentimentale*. Dussautier, criant *Vive la République !* est tué, le soir du 2 décembre, par son ancien camarade Sénécal, devenu sergent de ville.

(7) Comment ne pas penser à l'*Education Sentimentale*, où d'abord Flaubert faisait faillir M^{me} Arnoux et dont l'un des premiers plans, en 1862-1863, commence par : « Le mari, la femme, l'amant, tous s'aimant, tous lâches ? » Dans ce même Carnet 19, on songe encore à deux projets sans lendemain : le *Roman de Madame Dumesnil*, où l'amant reste virtuel, et *Un Ménage Moderne*, où un jeune homme est floué et acculé au suicide par une « respectable » épouse de la Chaussée d'Antin.

DIMANCHE 6 AVRIL :

A déjeuner chez Flaubert, Lagier raconte ses amours avec Kœnigswarter, banquier et député au Corps législatif, commencées dans le trajet de Paris à Villie d'Avray, en chemin de fer. Elle allait à Versailles coucher avec un tas d'officiers. Son plaisir était de grignoter et de manger à peu près les paniers de fruits que le mari apportait à sa femme, en sorte qu'il était obligé de les jeter avant d'arriver.

Comme elle part jouer ces jours-ci à Lille, a demandé tout de suite si c'était une ville de garnison. Elle adore les officiers. D'abord, comme femme, à cause de l'uniforme, puis comme fille, parce que les officiers le prennent au sérieux. Encore, pour elle, un charme d'officier : un officier a toujours dans une armoire des biscuits, du chocolat Menier, une robe de chambre à pattes dans le dos et des pantoufles en tapisserie. Puis des attentions : l'un, lui, avait toujours le cosmétique de Lubin dont elle avait l'habitude. Puis des récréations : « Descendons voir cocotte ». C'est le cheval : « Allons, ma belle... Tiens, donne-lui franchement un morceau de sucre... François, il faudra arranger cette bête-là, ôter de la paille ».

« Et puis, ils se donnent de vrais coups d'épée pour vous !... Je suis pour Phœbus ! »

A Flaubert : « Toi, tu es le panier à ordures de mon cœur ; je te confie tout... Mange-t-on ? J'ai un appétit à désillusionner un jeune homme de dix-huit ans... Passons le torchon de l'oubli ! Tu sais, un amour, quand on est jeune... Qu'on met des fleurs séchées dans un livre, des signets avec des feuilles cueillies dans les vallées... »

DIMANCHE 4 MAI :

Ces dimanches passés, au boulevard du Temple, chez Flaubert, sauvent de l'ennui du dimanche. Ce sont des causeries qui sautent de sommet en sommet, remontent aux xorigines du paganisme, aux sources des dieux, fouillent des religions, vont des idées aux hommes, des légendes orientales au lyrisme d'Hugo, de Bouddha à Goethe. On feuillette du souvenir les chefs-d'œuvre, on se perd dans les horizons du passé, on parle, on pense tout haut, on rêve aux choses ensevelies, on retrouve et on tire de sa mémoire des citations, des fragments, des morceaux de poètes pareils à des membres de dieux !

Puis, de là, on s'enfonce dans tous les mystères des sens, dans l'inconnu et l'abîme des goûts bizarres, des tempéraments monstrueux. Les fantaisies, les caprices, les folies de l'amour charnel sont creusés, analysés, étudiés, spécifiés. On philosophe sur de Sade, on théorise sur Tardieu. L'amour est déshabillé, retourné : on dirait des passions passées au speculum. On jette enfin, dans ces entretiens — véritables cours d'amour du XIX^e siècle — les matériaux d'un livre qu'on n'écrit jamais et qui serait pourtant un beau livre : *l'Histoire Naturelle de l'Amour*.

4 MAI :

On pourrait appeler les dimanches de Flaubert les Cours d'amour du coït.

8 MAI :

Nous allons voir Janin avec Flaubert et Saint-Victor. Tout est faux chez ce faux bonhomme, jusqu'au rire qui est un rire théâtral.

20 MAI :

Le soir, chez Flaubert, fin de la lecture de *Salammbô*. Dans cette œuvre, ce qui domine toutes les critiques de détail, c'est la matérialisation du pathétique, le retour en arrière, le retour à tout ce qui fait l'œuvre d'Homère inférieur aux œuvres de notre temps, la souffrance physique prenant toute la place de la souffrance morale, le roman du corps et non le roman de l'âme.

21 MAI :

.....

Flaubert, au fond, une grosse nature qu'attirent les choses plutôt grosses que délicates, qui n'est touché que par des qualités de grandeur, de grosseur, d'exagération, dont la perception de l'art est celle d'un sauvage. Il aime, en un mot, le peinturlurage, la verroterie, c'est une espèce d'Homère d'Otaïti. Notez chez lui un déploiement furieux de gestes, de fièvres de voix, de témoignages violents de toutes sortes — et là-dessous, cependant, toujours l'arrêt prudent et bourgeois. Et le poussez-vous, vous le trouverez toujours resté au seuil de l'excès.

Autre mélange : sous la prédication de l'indifférence et du mépris du succès, vous rencontrerez des menées, du secret, des souterrains, une habile conduite de la vie pour arriver au succès, toutefois sans qu'il y ait rien que de parfaitement loyal.

C'est un homme qui, par l'emportement qu'il donne à ses opinions, semble les avoir faites ; et cependant, elles viennent de ses lectures plus que de lui-même. A tout moment, on y touche sous l'indépendance de quelques-unes, la peur de l'opinion publique, un peu de provincial pour toutes les autres. En un mot, c'est un homme très inférieur à ses livres et qui serait la meilleure preuve à l'appui du mot de Buffon : « Le génie, c'est la patience ».

J'écrivais cela quand Bouilhet entre, et il me parle de la susceptibilité infinie de Flaubert. Il me raconte que, dans le temps, Maxime du Camp s'étant permis quelques critiques contre son *Saint-Antoine* qu'il lui lisait, Flaubert en avait été trois mois malade, en avait eu la jaunisse, ce qui avait fort refroidi la mère de Flaubert à l'égard de son ami.

8 OCTOBRE :

.....

Il y a dans Flaubert de la conviction et de la blague mêlées. Il a des idées qu'il a, des idées qu'il force et des idées qu'il joue.

20 OCTOBRE :

Quelque chose de douteux, chez Flaubert, s'est dévoilé depuis qu'il s'est fait le compère de Lévy, dans le prix de 30.000 francs de *Salammbô* (8). Les dessous de cette nature, si franche en apparence, que je pressentais, me sont apparus et j'ai pris défiance de cet ami qui disait que le véritable homme de lettres devait travailler toute sa vie à des livres pour lesquels

(8) Voir la lettre du 22 août 1862 à Alfred Baudry, où Flaubert avoue qu'il a vendu *Salammbô* 10.000 francs à Lévy : « Mais *motus*, parce que ledit Lévy se propose de faire avec *Salammbô* un boucan infernal et de répandre dans les feuilles qu'il me l'a achetée 30.000 francs, ce qui lui donne les gants d'un homme généreux. Voir *Salammbô*, éd. Dumesnil, page XCVIII, et page CII, la lettre de Baudelaire, qui subodore la blague. Le traité sera signé le 11 septembre 1862.

il ne devait même pas chercher la publicité, quand je l'ai vu mettre un si adroit saltimbanquage dans la vente des siens.

SAMEDI 8 NOVEMBRE :

Sur le style, à propos de Flaubert, il (9) soutient — un pro domo sua ! — qu'il faut écrire « comme on parle, mais autant que possible, le mieux qu'on parle : sans cela on arrive à Bossuet, on y tourne... » Et il dit cela comme si on y tombait !

VENDREDI 21 NOVEMBRE :

Flaubert, que je rencontre chez Saint-Victor, me semble gêné avec moi. Il y a une glace, je le sens, subitement tombée entre lui et moi, sans doute à cause de l'article que Sainte-Beuve m'a annoncé dimanche, en me demandant les épreuves de la *Femme au XVIII^e siècle*. Il y a du Normand, et du plus matois et du plus renforcé, je commence à le croire, au fond de ce garçon si ouvert d'apparence, exubérant de surface, la poignée de main si large, faisant avec tant d'éclat un si grand fi du succès, des articles, des réclames — et que je vois depuis l'histoire et le coup de grosse caisse de son faux traité avec Lévy, souterrainement accepter le bruit, les relations, travailler son succès comme pas un et se lancer, avec des allures modestes, à une concurrence face à face avec Hugo.

DIMANCHE 23 NOVEMBRE :

Chez Flaubert, la Lagier qui devient monstrueuse. Elle a l'air de passer en fraude, sous sa robe, trois potirons à la barrière ; ses deux tétons et son ventre. Nous expose ses théories transcendentes sur la jouissance. Une femme, selon elle, ne peut jouir qu'avec les gens au-dessous d'elle, parce qu'avec un homme propre, il y a toujours un reste de pudeur, une préoccupation de sa pose, un souci de la jouissance du *partner*.

L'immense orgueil voilé de Flaubert se perçoit dans *Salammbô*. C'est le format, ce sont les affiches d'Hugo, ce sont les caractères mêmes du titre des *Contemplations*.

Un peu de froid continue avec nous : Nous sommes coupables à ses yeux d'un détournement de Sainte-Beuve ! De tous côtés, je perçois des souterrains en lui. Sourdement, il se pousse à tout, noue ses relations, fait un réseau de bonnes connaissances tout en faisant le dégoûté, le paresseux, le solitaire. L'autre jour, il m'avait montré une lettre de la de Tourbey, l'invitant à dîner, en lui disant : « On désire vous voir ». Il m'avait dit qu'il n'irait pas, qu'il ne se souciait pas de voir ce *on* qui est le Prince (10). Il y est allé, je l'ai su par Sainte-Beuve, hier.

1^{er} DECEMBRE :

Nous allons remercier Sainte-Beuve de l'article qu'il a fait ce matin dans le *Constitutionnel*, sur notre *Femme au 18^e siècle*. Il demeure rue Montparnasse.

(9) Sainte-Beuve.

(10) Le Prince Napoléon, dont Jeanne de Tombey était la maîtresse.

Il est exaspéré contre *Salammô*, soulevé, écumant à petites phrases. « D'abord, c'est illisible... Et puis, c'est de la tragédie. C'est du dernier classique. La bataille, la peste, la famine, ce sont des morceaux à mettre dans les cours de littérature... C'est du Marmontel, du Florian ! J'aime mieux Numa Pompilius ». Pendant près d'une heure, quoi que nous disions en faveur du livre, — il faut défendre les camarades contre les critiques — il s'exhale, il vomit sa lecture (11).

3 DECEMBRE :

Je lis dans le *Figaro* une attaque contre Flaubert, finissant ainsi : « C'est le genre épileptique ! » C'est un bruit répandu que Flaubert est épileptique : de là, le poison, une infamie ! Les lettres, oh ! c'est là qu'on est habile dans l'art des supplices ! L'envie, là-dessus, dépasse la Chine. L'article, signé Dargès, est, a dit Lévy, de Lescure. Un tel mot juge un homme.

6 DECEMBRE :

Flaubert est venu me voir dans la journée, hier. Je lui avais dit à peu près ce que m'avait dit Sainte-Beuve. Il n'avait pu se tenir. Il avait laissé échapper une colère d'humiliation. Le mot *tragédie* et l'épithète *classique* l'avaient blessé au sang ; et s'ouvrant à fond sous le coup, il m'avait dit à deux minutes de là : « Ah ça ! c'est une canaille, notre ami Sainte-Beuve ! C'est un plat valet auprès du Prince Napoléon... Et puis il est ignoble : c'est un cochon ! »

Au reste, l'orgueil se montrait à jour. Il nageait dans sa vanité. Il y avait *Salammô*, et c'était tout. Autour, tout avait disparu. Le Normand, par moments, éclatait. Il parlait d'envoyer des huissiers à un journal qui avait tronqué une citation de lui. Et il parlait à cœur ouvert et librement d'Hugo, comme d'un concurrent qu'il n'avait plus à ménager. Il secouait toute politesse envers ce dieu passé, fini, éteint, mort sous lui.

C'est ce soir le dîner de notre Société, baptisée la Société Gavarni, chez Magny. Comme j'entre, je vois Flaubert qui accapare Sainte-Beuve et qui, avec de grands gestes, essaie de le convaincre de l'excellence de son œuvre...

Le premier mot de Flaubert, en sortant, est : « Il est très radouci, le père Sainte-Beuve. Il me fera trois articles. Il me fera des excuses dans le dernier ». Et presque immédiatement, il ajoute : « C'est un homme charmant ».

L'orgueil, de plus en plus, est gonflé chez lui jusqu'à en crever. « Il a beaucoup corrigé, nous dit-il, la *Fanny*, de Feydeau » ; et depuis, Feydeau, ayant eu de moins en moins recours à lui, il n'est pas étonnant qu'il ait tant baissé.

Plein de paradoxes, ses paradoxes sentent, comme sa vanité, la province. Ils sont grossiers, lourds, pénibles, forcés, sans grâce. Il a le cynisme sale. Sur l'amour, dont il cause souvent, il a toutes sortes de thèses alambiquées, raffinées, des thèses de parade et de pose. Au fond de l'homme, il y a beaucoup du rhéteur et du sophiste. Il est à la fois

(11) Voir Nouveaux Lundis, Tome IV, page 31 et pages 435-448.

Sainte-Beuve exprimera son irritation dans les trois articles célèbres sur *Salammô*, parus dans le *Constitutionnel* des 8, 15, 22 décembre 1862, et auxquels Flaubert répondra par la longue lettre de décembre, publiée par Sainte-Beuve.

grossier et précieux dans l'obscénité. Sur l'excitation que lui donnent les femmes, il établira mille subdivisions, disant de celle-ci qu'elle lui donne seulement envie de lui embrasser les sourcils ; de celle-là, lui baiser la main ; d'une autre, lui lisser les bandeaux, mettant du compliqué et du recherché, de la mise en scène et de l'arrangement d'homme fort dans ces choses si simples — par exemple en nous contant sa baisade avec Colet, ébauchée dans une reconduite en fiacre, se peignant comme jouant avec elle un rôle de dégoûté de la vie, de ténébreux, de nostalgique, de suicide, qui l'amusait tant à jouer et le déridait tant au fond qu'il mettait le nez à la portière pour rire à son aise.

Il nous proteste, en passant, que le moderne l'ennuie, l'assomme, lui fait horreur ; qu'il ne sent point de contact avec ces gens qui passent, point d'envie d'entrer dans leur peau pour faire un roman ; qu'une Peau-Rouge est cent fois plus près de lui, le touche de plus près que tous ces gens-là que nous voyons sur le boulevard.

7 DECEMBRE :

Du haut d'une quatrième, c'est étonnant comme des hommes, une masse d'hommes, ne semblent plus des individus, des êtres humains, des semblables du prochain ; mais une espèce de troupeau, une fourmillière, une bête énorme qui grouille et remue. Dans la rue, vous vous sentez convoquer l'âme par un passant. De là-haut, une pensée lui marche sur la tête comme sur quelque chose d'anonyme, d'inconnu, d'étranger, qui est en bas, là-dessous. Cela, c'est l'optique du trône : l'Empereur, la Cour, les soldats, les laquais, les voitures passaient, pendant que je pensais à cela à la fenêtre de Flaubert, au boulevard du Temple.

MERCREDI 10 DECEMBRE :

Salammô, tout ce que donne le travail, rien de plus ! Le chef-d'œuvre de l'application, voilà absolument tout.

DIMANCHE 14 DECEMBRE :

Flaubert regrette une grosse barbarie, un âge de force, de déplacement de nudité, une ère primitive et sadique, l'âge sanguin du monde ; des batailles, des grands coups ; des temps héroïques, sauvages, tatoués de couleurs crues, chargés de verroteries.

JEUDI 18 DECEMBRE :

Est-ce qu'en nous-mêmes, d'une année à une autre, se ferait le travail qui se fait d'un temps à la postérité, le travail de sévérité, de révision, de justice définitive, de classement absolu ? Je relis vingt lignes de *Madame Bovary* et je ne sais si je suis amené à cela par la lecture de *Salammô*, mais le procédé matériel de la description infinitésimale de toutes choses, d'un reflet comme d'un petit pain dans une serviette, me saute aux yeux avec son ridicule, son effort, ses faux effets, sa misère. Je croyais bien que *Fanny* ne descendait pas de là de si près.

SAMEDI 27 DECEMBRE :

L'originalité n'est pas d'aller chercher de l'originalité à Carthage, mais à côté de soi. Il y a là-dedans du provincial, comme aller en Orient pour étonner les Rouennais. Flaubert, je le définirais d'un mot : un homme de génie... de province.

28 DECEMBRE :

Flaubert n'a aucun sentiment artistique. Il n'a jamais acheté un objet d'art de vingt-cinq sous. Il n'a pas, chez lui, une statuette, un tableau, un bibelot quelconque. Il parle pourtant d'art avec fureur : mais ce n'est que parce que, littérairement, l'art est une note distinguée, *bon genre*, qui couronne un homme qui a un style *artiste*, et puis, c'est anti-bourgeois. Il a pris l'antiquité à l'aveuglette et de confiance, parce que là est le beau reconnu. Mais trouver le beau non désigné, non officiel, d'une toile, d'un dessin, d'une statue ; saisir son angle aigu, pénétrant, sympathique, il en est absolument incapable. Il aime l'art comme les sauvages aiment un tableau en le prenant à l'envers.

BARBEY D'AUREVILLY POÈTE TRAGIQUE

M. Roger Bésus s'est attaché depuis longtemps à la grande mémoire de Jules Barbey d'Aurevilly. Il est un de nos écrivains qui connaît le mieux l'auteur des Diaboliques. On se souvient de la très brillante conférence qu'il voulut bien réserver à notre Société le dimanche 14 décembre 1958, où il silhouetta de main et de voix de maître notre illustre compatriote.

M. Roger Bésus a bien voulu nous faire parvenir le texte ci-dessous sur Barbey d'Aurevilly. Nous l'en remercions à nouveau.

On croit généralement s'en tirer avec Barbey d'Aurevilly en évoquant ses redingotes et en citant quelques anecdotes qui dressent sous le regard un personnage haut en couleurs, amateur de femmes et d'alcool. Cela est commode, mais n'enseigne rien sur le grand écrivain que fut ce Normand de la Manche, auteur de quelques œuvres de première importance, dont deux des chefs-d'œuvre de la littérature romanesque du 19^e siècle, *Le Prêtre marié* et *Une Histoire sans nom*.

Ou bien, va-t-on plus loin, souvent on bifurque. En marche vers le personnage essentiel, le cœur déjà ému, on le rate. C'est une mésaventure qui arrive à beaucoup de ses amis Normands. Ils lâchent la proie pour une ombre, une belle ombre certes, tombant des hauteurs du Cotentin, hautaine plus qu'elles pourtant mais comme elles, lourde de sève et odorante du gras limon. Cependant, le Barbey régionaliste qu'on approche en approchant de Saint-Sauveur ou de Valognes (ce Barbey si cher à La Varenne, Connétable des Lettres de la Normandie d'aujourd'hui et qui a bien raison de se défendre d'être en rien l'héritier de Barbey — car il ne l'est pas —) ce Barbey-là, cette ombre puissante, n'est jamais qu'un des tirages de l'original, sur papier à gros grain.

L'original, point n'est besoin de cheminer en un coin de notre géographie pour le rencontrer, que ce soit sur les boulevards parisiens, où les anecdotes ont levé sous ses pas, ou bien dans les landes de la Manche qui virent l'enfant rêver et le vieillard se souvenir. Il suffit d'entrer à sa suite dans ses héros et de s'y enfoncer jusqu'à ce recès mystérieux où il s'enfonçait lui-même d'un trait, avec quel sûr instinct ! — ce foyer aux dalles nues sur quoi montent la flamme et son ombre, inséparables, avers et revers de la passion.

Si l'on veut trouver quelque originalité au bref essai que j'ai publié aux Editions Universitaires (1), le secret en est là, si simple ! Evidemment, le paysage intérieur qu'on découvre en se soumettant à cette fascination du feu et de la nuit ne s'étale pas sous un ciel céruléen, mais quoi ! les fleuves qui y serpentent charrient-ils un autre liquide que le sang qui bat dans le cœur ardent d'un homme ? Ce sang là est le fluide écarlate qui coule dans le monde depuis qu'un Poète descendit aux enfers des passions humaines derrière Oreste. Le géniteur de la lignée de Barbey n'est pas un petit seigneur normand mais un de ces Grecs brasseurs de dieux, d'amours et de sang.

Seulement, comment assumer un pareil destin en un siècle bourgeois ? En prenant sur soi sans cesse, en s'arrachant l'orgueil à même la chair. D'où la souffrance, la quotidienne et lancinante souffrance de Barbey, qui fit dire à Paul Bourget (lequel s'y connaissait en science humaine, quoi qu'on prétende aujourd'hui) : « Barbey, savez-vous, n'était pas heureux ».

Qu'on observe, aussi bien, ce portrait que j'ai voulu reproduit en tête de mon travail, car il le résumait : Voyez ce regard qui fixe et en même temps s'embue, de la sorte indéfinissable, mélange de volonté et de douleur : voyez chaque œil séparément, l'un est celui d'un homme traqué que hante le désespoir, l'autre une prunelle d'aigle qui transperce, se jette en avant, empêchant qu'on aperçoive la prunelle qui avoue. Tout l'homme est dans ce regard qui se joue douloureusement de la symétrie, qui trahit l'impuissance à résoudre les contraires.

La Normandie est présente, pour le décor, comme souvent, comme toujours, par l'écran blanc que tend la blouse jetée sur les habits précieux et inutiles. Elle est là pour qu'apparaisse plus aiguë l'expression pathétique d'un visage qui supplierait jusqu'au cri s'il ne provoquait encore.

Peu d'hommes ont ce regard tant sont rares ceux qui descendent aussi profond en eux — et qui en remontent. N'allons pas imaginer, en effet, que le visage fixé par ces yeux, ce voit le vôtre ou le mien. Ces prunelles plongent dans le grand miroir que dès sa jeunesse Barbey a promené devant lui, obsédé par l'idée qu'il était laid et ne serait pas aimé. Seulement, l'image que n'a plus cessé de lui renvoyer ce terrible miroir — terrible pour être sans une ombre qui en ternit l'eau et donc adoucit l'encre qui hachure une face — ce n'était pas celle d'une domestique laideur, c'était celle d'un visage tragique et qu'il scrutera jusqu'à l'épouvante : son visage.

Barbey était condamné à voir le monde dans sa vérité parce qu'il s'était vu, à connaître le monde parce qu'il se connaissait. Barbey s'est vu et a vu, et son regard le dit, ce regard qui attendait la chute des soirs pour n'être plus qu'un appel. Barbey a appelé Dieu, ses pairs, la Femme... Mais la réponse, c'est lui-même qui se l'est donnée : elle est son œuvre. Après une si bouleversante médiatrice, quel Dieu lui marchanderait le salut ? quel écrivain lui mesurerait son admiration ? quelle femme sa ferveur ?

Roger BÉBUS.

(1) Barbey d'Aureville, collection : Classiques du XIX^e siècle.

Sir Richard Wallace et Gustave Flaubert

En 1893-1894, paraissait dans la *Revue hebdomadaire* d'abord, puis chez Plon, sous le titre : *Un Anglais à Paris*, notes et souvenirs 1835-1848 et 1848-1871, la traduction en 2 volumes in-12° d'un ouvrage anonyme publié quelques mois plus tôt à Londres, avec un gros succès, sous le titre : *An Englishman in Paris, notes and recollections*. Dans son Introduction, le traducteur, J. Hercé, explique que l'opinion publique en Angleterre avait fait fausse route en attribuant ces Mémoires, qui sont un document de premier ordre, à sir Richard Wallace, dont le nom est resté si populaire à Paris où il vécut. Mais J. Hercé ne révèle pas le nom de l'auteur et semble bien l'ignorer.

Cependant divers recoupements me portent à croire qu'il s'agit bien de sir Richard Wallace :

« Bien jeune encore, vers 1836 ou 1838 » (I, 270) ; « convenablement apparenté » (I, 31) ; « aussi lié avec l'homme d'Etat anglais (Disraëli) qu'avec le romancier français (Dumas père) » (I, 271), et aussi « avec les peintres Eugène Delacroix et Horace Vernet » (I, chap. VIII) ; il accompagna « Napoléon III à Boulogne, le 17 août 1855, à la rencontre de la reine Victoria » (II, 148) ; élu en janvier 1871 membre du Jockey-Club (II, 323) ; son nom était porté par « un de ses très proches parents, plus qu'à demi-français, officier d'Etat-Major et grand favori du général Vinoy » (II, 290 et 333) qui commandait en chef l'armée pendant le siège.

Or, sir Richard Wallace est né à Londres le 26 juillet 1818, fils naturel et héritier de Richard Seymour-Conway qui porta d'abord le titre de Lord Yarmouth puis celui de 4^e marquis d'Hertford. Sir Richard a eu d'une Française un fils, Edmond-Richard Wallace, né en 1840. Pendant la guerre de 1870-1871, ce jeune homme servit dans les cuirassiers, devint officier d'ordonnance du général Vinoy, reçut le grade de capitaine et fut décoré de la Légion d'honneur. Sir Richard fut élu à l'unanimité par le Jockey-Club et l'Union parmi leurs membres à cause de sa générosité sans bornes pour secourir les misères causées par le siège de Paris, où il était resté jusqu'au bout, partageant avec la population les ennuis de cette longue épreuve. Il mourut en 1890 et *An Englishman in Paris* paraissait à Londres un ou deux ans plus tard.

Le traducteur J. Hercé me semble avoir été bien léger en déniant à sir Richard la paternité de l'ouvrage, que ces divers recoupements paraissent confirmer.

Je suis d'autant plus curieux d'être fixé sur le nom de cet auteur que nous lui devons dans ses excellentes *Notes and recollections*, le récit de sa rencontre à la cour d'assises de Rouen, le 26 mars 1846, au procès du journaliste Beauvallon, « d'un jeune homme qui dix ou onze ans plus tard, conquit d'un bond la renommée et la gloire par la publication d'un roman de mœurs, grand garçon, bien découplé, que je prenais pour un gentilhomme campagnard anglais ou pour le fils d'un fermier aisé. Pareilles méprises sont faciles en Normandie. Lorsque Lola Montès parut pour porter témoignage, quelqu'un près de lui remarqua qu'elle avait l'air d'une héroïne de roman : « Oui, répliqua-t-il, mais les héroïnes des vrais romans vécus dans la vie courante ne lui ressemblent

« pas ». Et comme il m'avait vu parler à plusieurs des personnalités « parisiennes qui étaient là, surtout Alexandre Dumas et Berryer que « tout le monde connaissait, il se tourna vers moi et me demanda sur « Lolas Montès quelques renseignements que je lui donnai. Il était « au courant de tout. Nous causâmes un instant. En partant, il me « tendit sa carte, espérant, dit-il, que nous nous reverrions. Je lus son « nom : Gustave Flaubert. On me dit, le soir, que c'était le nom d'un « médecin estimé de la ville. Douze ans plus tard la France retentissait « de ce nom. Il avait écrit *Madame Bovary* et jeté le fondement de ce qui « devint plus tard l'école ultra-réaliste du roman français ».

Page peu connue des flaubertistes et que je suis heureux de leur signaler.

RENÉ ROUAULT DE LA VIGNE.

Ce texte a été également publié dans *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, août 1958, n° 89.

LES EXEMPLAIRES EN GRAND PAPIER

de

SALAMMBO

et de

L'ÉDUCATION SENTIMENTALE (1)

De nombreux exemplaires sur vélin fort de *Madame Bovary*, nous l'avons vu, ont été distribués et dédiacés aux écrivains célèbres, aux critiques littéraires et aux amis du débutant qu'était Flaubert en 1857. En revanche, pour *Salammbô*, en 1863, et pour *l'Éducation Sentimentale*, en 1870, les grands papiers dédiacés sont rares.

Nous n'avons pu, en effet, repérer et décrire que 13 *Salammbô* et 7 *Éducation Sentimentale*, sur Hollande, avec envoi, tandis que, dans notre étude précédente, nous dénombrions 45 *Madame Bovary* dédiacées.

A quoi attribuer cette diminution constante ?

Tout d'abord, au fait que l'éditeur Michel Lévy semble avoir limité à 25 ou 30 exemplaires le tirage sur Hollande de ces deux ouvrages. Dans la Bibliographie de Gustave Flaubert de R. Dumesnil, une note au bas de la page 162, annonce que d'après la librairie Calmann-Lévy, le tirage sur Hollande de *l'Éducation Sentimentale* aurait été de cinquante exemplaires. Mais malgré tous nos efforts, nous n'avons trouvé jusqu'à présent que les vingt-cinq exemplaires décrits ci-après.

La mort aussi avait fauché parmi les dedicataires de *Madame Bovary*.

(1) Voir dans le Bulletin n° 13 l'article de M. Lambiotte sur Les Exemplaires en Grand Papier de *Madame Bovary*.

Au moment où paraissait l'Education Sentimentale, Baudelaire, Lamartine, Vigny et Sainte Beuve avaient disparu.

Enfin, et c'est à nos yeux la cause principale de cette diminution, le grand bourgeois qu'était au fond Gustave Flaubert, se résignait mal à distribuer sa première œuvre sous forme de livres à un franc le volume.

C'est certainement pour répondre à son souhait que fut imprimée, pour les vélin forts, une couverture spéciale sans mention de prix.

En revanche, Salammbô et l'Education Sentimentale étant des livres plus coûteux, d'un format plus imposant, Flaubert pouvait, sans déchoir, les offrir et les dédicacer même sur papier ordinaire.

La liste des exemplaires de Salammbô envoyés par l'auteur n'est pas connue. Tout ce que nous savons, c'est qu'il projette de demander, en plus des vingt-cinq Hollande, « cent exemplaires qui seront donnés », et à deux reprises, il annonce à sa nièce qu'il aura besoin d'elle pour l'aider à faire les dédicaces et à coller les bandes (Bibliographie de Gustave Flaubert par R. Dumesnil, page 76, note 1).

Mais nous avons, de la main de l'auteur, une liste fort curieuse des Education Sentimentale distribués par lui. Cette liste, reproduite dans le « Manuscrit autographe » n° 37, pages 32 et 33, comprend une centaine de noms suivis souvent d'un bref commentaire.

A titre d'exemple : « Saint-Victor a refusé à Lévy de faire un article, trouvant le livre trop mauvais ». Or, parmi ces cent destinataires, il n'y en a que deux : Jules Janin et Saint-Victor, qui reçurent des Hollande. Tous les autres, et non des moindres, durent se contenter d'exemplaires ordinaires, et, chose singulière, c'est dans ces exemplaires que l'on trouve les dédicaces les plus émouvantes. Quoique cela sorte un peu du cadre que nous nous sommes tracé, nous donnons ci-dessous certaines d'entre elles.

« A ma bonne vieille maman, son poulot

Gve Flaubert

17 9bre 69 »

« A mon cher maître George Sand

son vieux troubadour

Gve Flaubert ».

et enfin l'exemplaire de Théophile Gautier

« A mon cher Maître, mon bon vieux Théo

Gve Flaubert ».

Voici maintenant notre inventaire. Nous n'y ajouterons aucune bibliographie car nos sources de renseignements sont les mêmes que celles de notre travail sur Madame Bovary, et ce sont les mêmes bibliophiles, libraires et bibliothécaires qui nous sont venus en aide.

SALAMMBO. — Michel Lévy, 1863

Exemplaires sur Hollande, in-8°

Exemplaires avec envoi :

1. Sainte-Beuve (1804-1869).

Envoi : « A mon très cher maître Sainte-Beuve

Gve Flaubert ».

Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur papier de Hollande.

Exemplaire broché à grandes marges avec de nombreuses corrections autographes.

Vente Sainte-Beuve ; 1^{re} partie, 1870, n° 611, prix 22 fr.

Cet exemplaire broché se retrouve dans une vente des 7 et 8 juin 1929 (Jacquenot expert) au prix de 30.000 fr.

2. Edmond et Jules de Goncourt (1822-1896 et 1830-1870).

Envoi : « A mes très chers Jules et Edmond de Goncourt »

Gve Flaubert ».

Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur papier de Hollande.

Cet exemplaire, adjugé 712 fr. à la vente Goncourt, est relié en papier cuir japonais, gaufré de dessins à froid, doublé et gardes de soie japonaise tissée de fils d'or, non rogné (sans couverture) ; il reparait ensuite à la vente Parran (23 novembre 1921) où il atteint 6.180 fr. Sur le feuillet de garde, au-dessus de l'ex-libris des Goncourt, cette note à l'encre rouge : « Reliure pas mal carthaginoise, fabriquée avec une de ces feuilles de papier cuir japonais que je crois avoir été le premier à employer pour la reliure des livres traitant de l'Extrême-Orient. (Edmond) de Goncourt ».

3. Théophile Gautier (1811-1872).

Envoi : « A mon très cher maître Théophile Gautier son
vieux Gve Flaubert ».

Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur papier de Hollande.

Demi-marquin lavallière à coins, entièrement non rogné.

Reliure de *Pagnant*. Catalogue n° 42 de P. Bérès n° 157.

4. Ch. Baudelaire (1821-1867).

Envoi : « A mon très cher ami le poète Baudelaire

Gve Flaubert ».

Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur papier de Hollande.

Reliure du temps, marquin rouge, signée *L. Tripon*.

5. Paul de Saint-Victor (1825-1881).

Envoi : « A mon très cher Paul de Saint Victor

Gve Flaubert ».

Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur papier de Hollande.

Cet exemplaire, à la vente Paul de Saint-Victor (Porquet 1882) n° 729 — 126 fr., était dans une reliure d'époque en demi-marquin bleu, tête dorée, non rogné. Il apparait ensuite à la vente Sforza en 1933 n° 315, où revêtu d'un marquin rose janséniste de *Noulhac*, doublure et gardes de soie brochée, couverture imprimée, il est adjugé 12.500 fr. Enfin, à la vente Paul Voûte de mars 1938, n° 294, il atteint 26.500 fr. Dans ce dernier catalogue la reliure est donnée comme orange.

6. Jules Janin (1804-1874).

Texte de l'envoi inconnu.

Cet exemplaire en demi-reliure de marquin rouge de *Hardy*, tête

dorée, non rogné, a passé à la vente Jules Janin de 1877, sous le n° 769, au prix de 40 fr.

7. **Henry Meilhac (1831-1897).**

Texte de l'envoi inconnu.

Cet exemplaire, décrit dans le catalogue de la vente Meilhac d'avril 1922 sous le n° 555 — 2.050 fr., est relié par *Raparlier* en demi-marouquin rouge à coins, dos orné, tête dorée, non rogné.

8. **Philoxène Boyer (1827-1867).** Poète-auteur dramatique, fils d'un helléniste distingué.

Envoi : « A Philoxène Boyer que j'aime beaucoup

Gve Flaubert ».

Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur papier de Hollande.

Cet exemplaire, décrit dans le catalogue Gallimard de 1953 sous le n° 149, est relié par *P. L. Martin* en plein marouquin rouge, dos à nerfs orné de filets à froid, encadrement de filets à froid sur les plats, dentelles intérieures, tranches dorées sur témoins, pas de couverture.

9. **Eugène Crépet (1827-1892).** Homme de lettres baudelairien.

Envoi : « A mon ami Crépet

Amicitiae non levis leve pignus

Comme dirait Monsieur Prudhomme.

Gve Flaubert ».

Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur papier de Hollande.

Cet exemplaire est relié en marouquin brun janséniste doublé de marouquin ; tête dorée, couverture conservée.

10. **Alfred Maury (1817-1892).** Archéologue, bibliothécaire des Tuileries ; membre de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

Envoi : « Au savant Alfred Maury

qui m'aide de ses conseils et m'honore de son amitié, j'offre ce gros livre avec tremblement.

Gve Flaubert ».

Un des vingt-cinq exemplaires tirés sur papier de Hollande.

Marouquin bleu janséniste d'un important décor oriental. Reliure signée *Lortic* 1904. Gardes de soie, couverture conservée (vente Descamps-Scrive 1925, n° 453 — 21.000 fr).

11. **Jules Cloquet (1790-1883),** anatomiste, chirurgien de l'Empereur, membre de l'Institut, condisciple du père de Flaubert.

Envoi : « A mon très cher et vieil ami, le Baron Jules Cloquet son tout dévoué.

Gve Flaubert ».

Marouquin rouge, plats décorés, doublé de marouquin lavallière, avec décor mosaïqué (fleurs de lotus notamment), tête dorée, non rogné, couverture conservée (*Mercier*, succ. de Cuzin).

Cet exemplaire est illustré de 39 aquarelles originales, rehaussées d'or, exécutées par Jacques Wagrez en 1905. Une lettre autographe de Flaubert au baron Cloquet, annonçant l'envoi du livre est reliée dans le volume.

Vente Cortlandt Bishop, New-York, mars 1938 (n° 773 du catalogue).

12. Ernest Renan (1823-1892).

Exemplaire en demi-reliure du temps.

Le texte exact de la dédicace ne nous est pas connu.

13. Alfred Baudry (1828-1884) — (voir dédicaces *Madame Bovary*).

Envoi : « A mon petit père, son vieux Gve Flaubert ».

Cet exemplaire apparaît à la vente Bergier qui eut lieu à Bordeaux en novembre 1891. Bergier, conseiller à la Cour, avait épousé la fille de Frédéric Baudry, frère d'Alfred Baudry. D'autre part M^{me} Frédéric Baudry était la fille de Sénard, défenseur et dédicataire de *Madame Bovary* (2).

Nous ignorons l'état du volume, n'ayant pu, malgré toutes nos recherches, retrouver et consulter le catalogue de la vente Bergier.

Exemplaires sans envoi :

A. Brochés

Il y a un certain nombre de *Salammbô* qui, contrairement à ce que nous avons constaté pour *Madame Bovary*, sont restés brochés. Voici la liste de ceux que nous avons pu retrouver :

1. Exemplaire de la Bibliothèque Nationale.
2. Exemplaire Jacques Doucet. Ce volume conservé dans la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet se trouve dans un emboîtement de Pierre Legrain.
3. Vente Charles Cousin, 1891, n° 523 — 290 francs.
4. Vente Jules Le Petit, 1918, n° 1128 — 1.800 francs. Cet exemplaire, en feuilles et sans couverture, porte sur le faux-titre les traces d'un petit cachet gratté.
5. Vente Bosse, novembre 1922, n° 430 — 5.000 francs.

B. Reliés :

6. Pleine reliure d'époque en maroquin grenat janséniste, dos à cinq nerfs, dentelles intérieures, signée de Gruel père, tranches dorées.
7. Exemplaire du Prince Napoléon (Jérôme dit Plonplon, fils de Jérôme Bonaparte) — reliure de percale verte, dos lisse. Cet exemplaire, en reliure d'époque, porte sur le faux-titre et le dernier feuillet, le timbre de la Bibliothèque du Prince (Catalogue Bérès 56, n° 185).
8. Vente André Bertaut, 1^{re} partie, Carteret, 26 mars 1945, n° 150 — 31.000 fr., demi-maroquin vert clair janséniste de Stern, non rogné. Deux longues lettres autographes de l'auteur ont été ajoutées à cet exemplaire.
9. Exemplaire Philippe Burty.

Cet exemplaire qui porte l'ex-libris et le chiffre de Ph. Burty, est en demi-maroquin vert bouteille, à coins, reliure de *Petit*, tête dorée, non rogné, couverture imprimée.

(2) Voir Le Nouvelliste de Rouen, 22 Novembre 1891.

- Il apparaît successivement à la vente Burty n° 1193 (Rouquette). 285 fr., puis à la vente Parran (1921, 5.500 fr., puis à la vente M^{me} Heartt (Blazot, 24 mars 1931), n° 186 — 13.000 fr., et enfin à la vente Voûte, mars 1938, n° 293, où il obtient la même enchère.
10. **Vente Gompel, 20 avril 1921** (Leclerc), 4.100 francs. Reliure janséniste en maroquin grenat doublée de *Blanchetière*, non rogné : 4.100 fr.
11. **Vente Dauze, 1917 — n° 589.**
Reliure de *Canape*, maroquin rouge janséniste, gardes de soie brochée, filets et dentelles intérieures, tranches dorées, couverture et dos conservés. La couverture est celle de l'édition sur papier ordinaire (note du catalogue Dauze). Ce volume apparaît ensuite dans la vente Bérés 3-4 mars 1938, sous le n° 38.
12. **Bulletin Morgand.** — Exemplaire en demi-reliure de chagrin bleu, non rogné, apparaît successivement au Bulletin Morgand, n° 16988 de 1889, puis 25467 de 1895 (225 francs) et enfin au répertoire Morgand de 1893, n° 5454 (250 francs).
Ce volume n'a pas été retrouvé. Il se pourrait qu'il soit devenu l'exemplaire Dauze ? !...
13. **Vente Stilling — 5 mai 1920 — 4.520 francs.** Reliure en maroquin doublé et mosaïqué de *Ch. Meunier*. Cet exemplaire apparaît ensuite à la vente Charles Torley en février 1928, puis à la vente J. V. en 1931, où il est adjugé 14.100 fr.
14. **Vente Léon Schück.** — 12 juin 1931 (Carteret), n° 228 — 15.020 francs.
Reliure maroquin rouge doublé de maroquin vert, jeu de filets brisés sur les plats, couverture conservée (*Marius Michel*).
Cet exemplaire semble provenir de la vente C. D. (Dugoujon) 22-24 février 1886 (Porquet) où, en reliure de maroquin rouge de *Marius Michel*, il a atteint 190 francs.
15. **Vente Louis Barthou — 1935, n° 152 — 11.000 francs.** Reliure de *Mercier*, en maroquin tête de nègre, plats ornés d'un double jeu de cinq filets droits et brisés avec entrelacs aux angles, dos à nerfs, orné de compartiments de filets, dentelle intérieure, tranches dorées sur témoins, couverture imprimée (chemise Et étui).
Joint : une longue lettre de Flaubert à Feydeau.
16. **Vente Pierre Guérin — décembre 1938, n° 262 — 17.500 francs.**
Maroquin bleu, encadrement de filets brisés, entrelacés aux angles, dos orné, doublé de maroquin rouge, encadrement de sept filets dorés, gardes soie changeante, tranches dorées sur témoins, reliure de *Marius Michel*.
17. **Vente D^r Lucien Graux — décembre 1956, n° 112 — 330.000 francs.**
Maroquin rouge janséniste, bordure intérieure ornée de filets dorés, tranches dorées sur témoins, couverture. Reliure de *Marius Michel*.
Joint : 3 lettres de Flaubert à Ernest Feydeau, le contrat d'édition, et onze dessins originaux de l'architecte Déverin.

L'EDUCATION SENTIMENTALE. — Michel Lévy, 1870

Papier de Hollande (deux volumes in-8°)

Exemplaires avec envoi :

1. Noël Parfait (1813-1896), littérateur, secrétaire d'Alexandre Dumas père.

Envoi : « A mon ami Noël Parfait qui m'a aidé à corriger les épreuves de ce livre, un des 25 exemplaires sur papier de Hollande. Gve Flaubert ».

Maroquin rouge janséniste, doublé, de *Carayon*, gardes de moire rouge, doubles gardes, tranches dorées sur témoins, couverture et dos conservés (vente H. E. 1931 — 8.800 francs).

Ce livre a passé ensuite à la vente H. Leclercq en mars 1943, n° 717 — 100.000 francs belges.

2. Paul de Saint-Victor (1825-1881), critique littéraire.

Envoi : « A mon très cher ami Paul de Saint-Victor, un des douze exemplaires sur papier de Hollande — Gve Flaubert ».

Ce livre a d'abord passé à la vente Paul de Saint-Victor (Porquet 1882, n° 730) et a été vendu broché 67 francs.

Il apparaît ensuite à la vente Léon Schück de Marseille (juin 1931 — 7.800 francs).

Reliure de *Marius Michel* en maroquin bleu foncé janséniste, dentelle intérieure, tranches dorées sur témoins.

3. Jules Janin (1804-1874), écrivain, critique littéraire.
Texte de l'envoi inconnu.

Cet exemplaire broché a été vendu 16 francs à la vente Jules Janin, 1877 (Labitte), n° 770, puis a atteint 100 francs à la vente C. D. (Dugoujon) en février 1886.

4. Henry Meilhac (1831-1897), auteur dramatique, académicien.

Envoi : « Mauvais titre. Le véritable titre aurait dû être « Les Fruits Secs ». Je soumets cette observation au confrère Meilhac qui s'entend aussi bien à nommer les œuvres qu'à les faire. Son tout dévoué Gve Flaubert ».

Vente H. Meilhac 1922, n° 556 — 2.750 francs, demi-reliure, dos et coins de maroquin brun, dos orné, non rogné, reliure de *Raparlier*. Cet exemplaire a été à nouveau relié par Marius Michel en maroquin vert janséniste.

5. Mr Favart.

Envoi : « A Monsieur Favart, hommage d'admiration et de dévouement. Gve Flaubert. Un des 25 exemplaires sur Hollande ».

Cet exemplaire, dans la vente Lucien Gougy (1936) est relié en maroquin bleu, trois filets sur les plats, dentelle intérieure, dorure sur témoins, par *Chambolle-Duru*.

6. Marie Durey (actrice de l'Odéon et de l'Ambigu, fit partie de la troupe de Rachel en 1855, amie de Louis Bouilhet jusqu'en 1856).
Envoi : « A ma vieille et chère amie, Marie Durey, Gve Flaubert ».
Vente Albert Thibaudet (Giraud-Badin 1937 n° 223).

Vente Blaizot 21-22 mars 1939 n° 124 — demi-marquin lavallière, tête dorée, non rogné.

7. **Caroline Commanville** (sa nièce) (M^{me} Franklin-Grout — 1846-1931).
Exemplaire broché avec cet envoi : « A ma nièce, à mon enfant, à ma chère Caro, son vieux Gve Flaubert ».

Un des 25 exemplaires sur papier de Hollande.

Cet exemplaire, ainsi qu'un exemplaire sur Hollande des « Trois Contes » qui porte cet envoi : « A Caro, Vieux ».

Ont été déposées à la Bibliothèque Flaubert à Croisset.

Exemplaire sans envoi :

A. — *Brochés.*

1. Vente J. Le Petit — décembre 1917, n° 1131 — 613 francs.
2. Vente Roger Marx — 1921 (Leclerc), n° 165 — 1.520 francs.
3. Vente Mercier — 26-28 avril 1937, n° 519.
4. Vente Pierre Guérin — 13-14 décembre 1938, n° 263 — 8.900 francs.
Cet exemplaire broché est entièrement non coupé.
Emboitage à dos de marquin grenat.
5. Vente 21-22 mars 1939 (Blaizot), n° 123.
Chemises et étuis de marquin vert, ornés de filets dorés.

B. — *Reliés.*

6. Vente Vandérom 1921, Reliure d'époque de *Hardy*, en demi-marquin rouge, dos orné, tête dorée, non rogné, couverture conservée.
Ce livre a passé ensuite à la vente Sforza, 1933 — 4.000 francs.
7. Demi-marquin bradel citron, non rogné, couverture imprimée (reliure de l'époque).
8. Vente novembre 1918. Demi-marquin, non rogné, reliure de *Brany*.
9. Vente Haviland 1923 — 1.200 francs.
Exemplaire de Philippe Burty en demi-marquin rouge janséniste, tête dorée, ébarbé (reliure de l'époque).
10. Vente Latombe, janvier 1921 — n° 244 — 921 francs.
Demi-marquin lavallière à coins, dos orné, tête dorée, ébarbé, reliure de *Bertrand*. Cet exemplaire passe ensuite à la vente du Vicomte de D... chez Andrieux en mai 1930 et atteint 1.900 francs. Il a paru en premier lieu au Bulletin Morgand, n° 14 de juin 1912 — n° 220 — 200 francs, puis au Bulletin Morgand n° 19 de mai 1914, n° 182 — 165 francs.
11. Vente J.V. 1931 — 4.000 francs. Demi-marquin havane à coins, entièrement non rogné, couverture et dos conservés. Reliure de *Knecht*.
Cet exemplaire apparaît ensuite au catalogue Gallimard n° 26 de 1953.
12. Vente Gompel — (Leclerc), 19 avril 1921 — 6.150 francs). Marquin bleu, large encadrement de marquin olive, orné de feuillages dorés et

mosaïqués, filets de maroquin bleu vert, dos mosaïqué, filet intérieur, doublé de gardes de moire vert sombre, couvertures, étuis. Reliure de *Blanchetière*.

13. Vente D^r Stilling, 5 mai 1920 — 910 francs.

Demi-maroquin vert clair, dos orné, tête dorée, non rogné, couvertures, reliure de *Carayon*.

Repasse à la vente Blaizot du 28-2-39 — n° 57.

14. Vente Louis Barthou, 1935 — n° 153.

Maroquin bleu foncé, janséniste, doublé de maroquin bleu plus clair, gardes de soie, tranches dorées sur témoins, couverture. Reliure de *Marius Michel* avec lettre autographe de l'auteur.

Note : Cet exemplaire ressemble fort à celui de la vente Voûte, décrit ci-après.

Vente Voûte — mars 1938 — n° 299 — 15.600 francs.

Maroquin bleu janséniste, dos à quatre nerfs, doublé de maroquin bleu plus clair, gardes de soie, doubles gardes, tranches dorées sur témoins, couvertures.

A cet exemplaire sont joints un portrait de l'auteur et quatre lettres autographes de Flaubert à son ami Laporte.

15. Exemplaire de M. de Fleuriau. — En reliure doublée de *Mercier*, couverture et dos conservés.

16. Catalogue Bérès, n° 42.

Maroquin bleu, dos à nerfs, doublé de maroquin bleu, gardes de soie, tranches dorées sur témoins, couvertures conservées. Reliure de *Huser*, avec un fragment autographe du manuscrit de travail de l'auteur.

17. Vente M. B., 1925 — n° 246.

Maroquin vert encadré de sept filets dorés, dos orné de compartiments de filets, doublé, gardes de soie verte brochée d'un semis de petits bouquets, tranches dorées sur témoins, couverture, reliure de *Noulhas*.

18. Demi-reliure maroquin Lavallière, à coins, dos à quatre nerfs orné et mosaïqué, têtes dorées, non rogné, couvertures conservées. Reliure de *Noulhas*.

Auguste LAMBIOTTE

Président de la Société des Bibliophiles de Belgique.

Extrait de la Revue « *Le Livre et l'Estampe* » (éd. Bruxelles), numéro 13-14-1958, que nous remercions, ainsi que M. Lambiotte.

FLAUBERT ET CHARLES CUNY

Quand il se rendit en Orient avec Maxime du Camp (1849-1851), Gustave Flaubert fit, à Siout (Haute-Egypte), la connaissance du Docteur (?) Charles Cuny, cet étonnant personnage qui joua son rôle de médecin et de diplomate en Egypte et à l'époque et eut une fin tragique. (Voir à ce sujet le livre de Hippolyte Roy : *La vie héroïque et romantique du Docteur Charles Cuny, 1811-1858*.)

Voici une lettre, écrite jadis par le Docteur Charles Cuny à Gustave Flaubert, retrouvée dans les archives de G. Le Roy, de son vivant Conservateur du Musée de Croisset, et qui paraît pouvoir se rapprocher d'une lettre écrite par Gustave Flaubert à Louise Colet, encore que la date : nuit du samedi 11-12 juin 1853 soit à vérifier.

I. Lettre de G. Flaubert à Louise Colet.

Croisset, Nuit du Samedi 11-12 Juin 1853.

J'ai reçu hier une lettre de Paris, elle m'est adressée par un médecin français qui m'a reçu dans la Haute-Egypte, à Siout ; il vient à Paris passer sa thèse et me demande d'un ton cérémonieux ma protection, c'est-à-dire des recommandations. Je crois que ce brave homme qui nous a traités là-bas cordialement a eu le nez cassé chez Maxime, etc...

II Lettre de Charles Cuny à Gustave Flaubert.

Paris, le 23 Juillet 1853.

Monsieur et très cher hôte,

Je profite du départ de mon ami Monsieur Le Roy pour vous donner de mes nouvelles et vous exprimer de nouveau mes sentiments de vive gratitude. - Je ne saurai que jeudi prochain le nom de mes juges pour le 4^e examen. Si vous venez assez tôt à Paris, vous pourrez peut-être y assister. - Depuis la dernière lettre que m'a écrite ma femme, je n'en ai pas reçu d'autres et je suis sans nouvelle d'Egypte : j'ai écrit à Linant Bey pour le prier de m'envoyer mon Firman de Médecin du Sultan d'Abyssinie, j'espère l'avoir vers la fin de ce mois-ci. - M. Max. Du Camp a eu l'obligeance de me donner son avis sur un petit mémoire que je fais imprimer en ce moment et dont je vous offrirai un exemplaire à votre arrivée à Paris. - Le Dr Perron, ancien directeur de l'Ecole de Médecine d'Egypte et Orientaliste assez connu, était chez moi hier : il vient d'être nommé Médecin sanitaire à Alexandrie par le Gouvernement Français ; il se rendra à son poste de samedi en huit : je vous donne cette nouvelle dans le cas où vous auriez besoin de quelque chose d'Egypte.

Adieu, veuillez croire à l'inaltérable dévouement et à la reconnaissance sans borne de votre serviteur et ami.

Signé : Ch. CUNY.

Monsieur Gustave Flaubert

Croisset, près et par Rouen.

A cette lettre, était ajoutés la note suivante signée de Georges Le Roy, et paraissant dater de 1923 :

« Sur ma demande, ce portrait (l'original) m'a été promis pour le Musée — par M^{lle} Michel — post mortem »,

Le portrait est celui de Charles Cuny ; nous ignorons ce qu'il en est advenu, ainsi que de la promesse de M^{lle} Michel, héritière de Mademoiselle Leroyer de Chantepie (1).

JACQUES TOUTAIN-REVEL.

Adolphe JOUANNE fut-il ou non le prototype du pharmacien Homais ?

Le Comité Bovary de Ry vient de publier, en ronéo, une importante étude sur les personnages et les lieux qui, selon lui, auraient inspiré Flaubert quand il écrivit Madame Bovary.

De cette étude, que nous ne pouvons publier en entier, nous avons cru utile d'extraire le texte ci-dessous, où il est question d'Adolphe Jouanne, fils de Guillaume Jouanne, né en 1819, pharmacien à Ry, après son père, dès 1848 ; conseiller municipal en 1851, adjoint en 1855 ; fondateur de l'Union Fraternelle de Ry, où il décéda en 1895.

Adolphe Jouanne grossit considérablement à la lumière de mes recherches. Il me reste, dans la mesure où je le connais, à le présenter.

Il fut un personnage extraordinaire et le simple énoncé de ses activités suffit à le classer ; en dehors de son rayonnement professionnel (il se signala par quelques inventions et par l'obtention d'un diplôme d'une Université étrangère — ce qui lui permit enfin de se faire appeler Docteur —), il fut un actif conseiller puis adjoint municipal et se lança dans la vie publique en 1855, à 36 ans, en fondant une Société de secours mutuels : « L'Unité Fraternelle ».

Je stoppe ici la lecture de la carte de visite de notre apothicaire, parce qu'un intéressant parallèle peut être établi avec le roman.

A 36 ans, Jouanne Adolphe — homme mûr — commençait, par conséquent, à défrayer la chronique ; son règne commençait à Ry.

Or, le roman s'achève ainsi : « Depuis la mort de Bovary, trois médecins se sont succédés à Yonville sans pouvoir y réussir tant M. Homais les a tout de suite battus en brèche. Il fait une clientèle d'enfer ; l'autorité, le ménage et l'opinion publique le protègent ».

Si le roman s'achève en saluant l'aube de M. Homais, on ne peut manquer de noter qu'il fut terminé peu après « l'avènement à la vie publique » d'Adolphe Jouanne. Donc, le pharmacien Adolphe Jouanne et le pharmacien Homais prirent simultanément leur essor : le premier à Ry ; le second dans le cabinet de travail de Flaubert.

Le rapprochement valait d'être fait !

Je reprends le « curriculum vitæ » de Jouanne fils :

« A 41 ans, en 1860, il créa une Caisse de Prévoyance des Sapeurs-Pompiers ; à 42 ans, en 1861, il fonda une Société d'Approvisionnements économiques ; à 49 ans, en 1868, il créa la « Maison Rurale d'Enfants », en s'inspirant des méthodes du pédagogue allemand Froebel, sur « l'essor

(1) Documents transmis par M. René Senuil, trésorier de notre Société, que nous remercions.

libre des facultés ». Il fut encore lauréat de la Société Impériale d'Emulation du département de l'Ain ; il reçut différentes médailles du Comice Agricole et de la Société d'Apiculture, etc... »

Sa vie fut une traînée de poudre.

Parmi tous les spécialistes, il en est un, M. G. Brunon-Guardia, qui permit à M. Léo Larguier de frôler la vérité. Voici le texte de M. Brunon-Guardia, passant en revue tous les prétendants au titre de « Homais », texte commenté par M. Léo Larguier (« La chère Emma Bovary », de M. Léo Larguier. Aubanel, édit.).

« ...On a dit qu'un certain Mallard, pharmacien de Forges-les-Eaux, où Flaubert fit deux séjours, aurait fourni au romancier beaucoup de traits ; il était « correspondant de plusieurs journaux du département », anti-clérical, libre-penseur, et il avait fabriqué des spécialités pharmaceutiques, comme de « vinaigre de toilette, de G. Mallard », mais M. Brunon-Guardia le tient pour un modèle incertain et troublant.

Voici, après Mallard, les autres modèles : « Ils sont légion. On a cité un pharmacien d'Yvetot, un notaire de Darnétal, un médecin de Croisy-sur-Andelle, un pharmacien de Trouville. S'il est vrai que chacun d'eux ait servi à Flaubert pour la composition d'Homais, ils ne lui auront fourni que des « touches » et ne méritent pas qu'on s'attache à leur mince personnalité... »

Il arrive à Alfred-Adolphe Jouanne, fils et successeur de Guillaume Jouanne, le pharmacien qui exerçait à Ry quand Delamare y était médecin.

« ...Celui-là est merveilleux... Et pourtant, on lui a toujours, jusqu'ici, refusé l'honneur d'avoir été le principal modèle dont Flaubert ait fait usage. Les commentateurs l'ont impitoyablement maintenu dans l'ombre de son père. On n'a cité que comme une curiosité une rencontre stupéfiante, cet Homais n° 2, qui vint prendre la place de Jouanne n° 1 derrière le comptoir en hémicycle de l'officine de Ry, quelques mois à peine après la mort de Delphine Delamare.

» J'ai beaucoup connu, dit Raoul Brunon, le fils du pharmacien de Ry ; je lui ai même donné mes soins dans sa dernière maladie. C'était un excellent homme, docteur en médecine de je ne sais quelle Faculté américaine, pharmacien, philanthrope et fouriériste. Il avait inventé des engrais chimiques pour lesquels il obtint un diplôme au Comice Agricole. Je crois bien qu'il ne sut jamais exactement quel rôle son père avait joué dans l'imagination des lecteurs du roman, mais on aurait dit qu'il avait pris à tâche de reproduire dans la vie réelle le type idéal que Flaubert avait forgé. Comme Bouvard et Pécuchet, il avait entrepris cent choses : procédés de fabrication, méthodes d'éducation, moyens de culture, variété d'engrais, procédés de traitement, en particulier par les verres de couleur... »

— Le fils du pharmacien de Ry, Napoléon ? Et si c'était Homais, lui-même ? Si, précisément, Napoléon, garçonnet d'une dizaine d'années, personnage inventé de toute pièce, n'avait été mis en scène par Flaubert que pour créer un alibi et égarer les soupçons ?

— Quand donc Flaubert rencontra-t-il Adolphe Jouanne ? Ce ne fut probablement pas lors de ses premières visites à Ry, antérieures au second mariage de Delamare. Adolphe avait alors moins de vingt ans, il était étudiant, et fut-il présent à l'occasion des vacances, il serait peu probable qu'il ait retenu l'attention du romancier. Dans la période suivante, au contraire, celle qui se place entre le mariage de Delphine

Delamare et sa mort tragique — 1839-1848 — Adolphe Jouanne approche de la trentaine. Il vit chez son père, qu'il seconde vraisemblablement. Il parle, il écrit. Il est quelqu'un. Il est déjà Homais. Enfin, l'année même de la mort de Delphine, Jouanne père se retire à Rouen. Adolphe trônera seul désormais derrière le comptoir incurvé, entre les rangées de bocal. En 1851, il sera élu conseiller municipal.

— De 1851 à 1856, Flaubert travailla à *Madame Bovary*, il vint sur place, à plusieurs reprises, raviver ses souvenirs, noter les lieux et les physionomies. Une de ses premières visites est pour l'officine du pharmacien où, jadis, il fréquenta souvent. Dans cette officine, qui trouvera-t-il alors dans toute sa gloire ? Adolphe Jouanne ! Homais !

Désormais, Flaubert n'a cure du vieux Jouanne. Il était déjà, en la personne de Mallard, une partie de son personnage et voilà qu'il découvre un modèle qui, à lui seul, remplirait tout le cadre !

— Je sais que cette explication a un point faible : elle ne repose que sur la logique. Ni les commentateurs, ni les contemporains n'ont songé tout d'abord à faire un tel rapprochement. Adolphe Jouanne ayant affirmé que son père n'avait point été consulté par Flaubert, ils en ont conclu que lui-même avait été tenu à l'écart. A cela, on répondra que le don d'observation de l'écrivain tire parfois un plus grand parti de rencontres brèves et sans importance apparente que d'un long contact. Enfin, tout porte à croire que, durant les derniers séjours de Flaubert à Ry, Adolphe Jouanne remplissait déjà le petit bourg des échos de son activité intellectuelle et qu'il eût fallu être aveugle et sourd pour ignorer la présence de ce personnage absolument providentiel...

— Adolphe Jouanne eut une vieillesse heureuse et mourut à Ry dans sa soixante-seizième année, le 15 septembre 1895, muni des sacrements de l'église. Egal à lui-même jusqu'au-delà du tombeau, Homais trônait en plein milieu des lettres de faire part... en la personne de :

Monsieur Alfred-Adolphe JOUANNE
Docteur en Médecine
Pharmacien de 1^{re} Classe
Fondateur et Président de la Société
Mutuelle « L'Unité Fraternelle de Ry »,
Membre et Lauréat
de plusieurs Sociétés Savantes

Il est bien certain que si ces commentateurs avaient eu connaissance des documents que je possède, ils auraient immédiatement sacré Adolphe Jouanne modèle unique de « Homais » !

Ce qui eut pour effet de ralentir cette affirmation, puis d'orienter les recherches sur d'autres pistes, c'est que les spécialistes venus enquêter à Ry ne sont jamais restés suffisamment longtemps pour découvrir quelque chose et que ceux qui purent obtenir quelques précisions sur Adolphe Jouanne ne purent obtenir que celles-ci : « Adolphe Jouanne ne fut pas l'anticlérical du roman. La preuve ? C'est que l'Unité Fraternelle qu'il créa portait en sous-titre : « Société d'Emulation Chrétienne ».

Un geste, suffisant pour éparpiller les oiseaux dans la nature, il n'en fallait pas davantage pour disperser tous les curieux !

Mais le problème n'est pas si simple et si quelque franc-maçon avait étudié la question, il ne se serait sans doute pas enfui si précipitamment.

Le précieux Larousse ne manque pas d'indiquer que les « Associa-

tions maçonniques se transformèrent en Sociétés purement mutualistes, philanthropiques et politiques, et conservèrent, en souvenir du passé, des signes et des emblèmes, comme le tablier, l'équerre, le compas ». La Société créée par Jouanne était essentiellement mutualiste et s'inspirait du grand principe de Fraternité qui est le dogme de la Franc-Maçonnerie (Larousse : « Les francs-maçons se considèrent comme frères et doivent s'entraider en quelque lieu qu'ils se trouvent, à quelque nation, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent ». Ce principe de Fraternité — que l'on trouve d'ailleurs dans le titre « L'Unité Fraternelle » — est à la base de la Société de Jouanne et il est intéressant de noter l'habileté de notre homme qui plaça son organisation sous l'emblème de la Croix du Sauveur. De la sorte, il pouvait faire illusion et rallier tous les suffrages. Ecoutons-le : « L'Unité Fraternelle a choisi pour emblème la croix du Sauveur. Une banderole flottante enroule cette croix, portant ces paroles significatives de l'Evangile : « VOS OMNES FRATRES ESTIS », « Vous êtes tous frères » ; « UT OMNES UNUM SINT », « Que tous ne fassent qu'un ». C'est-à-dire qu'étant tous enfants d'un seul Dieu, nous ne devons avoir qu'une même pensée, une même volonté, un même intérêt ; l'intérêt commun ; la volonté du bien ; la pensée de nous entraider mutuellement » (Jouanne, 1855). On ne peut s'empêcher de penser à Homais s'écriant : « J'adore Dieu, au contraire. Je crois en l'Etre Suprême, à un Créateur, quel qu'il soit, peu m'importe, qui nous a placés ici bas pour y remplir nos devoirs de citoyen et de père de famille ».

De prime abord, notre Jouanne était ainsi à l'abri de toute mésaventure. Mais les choses ne tardèrent pas à se gâter, car, bientôt, je vois notre « Homais » s'écrier, dans un Bulletin de sa Société : « Nous maintenons en tête de nos comptes rendus la croix emblématique que nous avons adoptée dès le début de notre œuvre ». Un peu plus loin, il rappelle l'esprit de l'Evangile et ajoute : « Une voix plus autorisée que la nôtre aurait pu développer ces belles vérités et apporter à notre œuvre le poids de son caractère sacré. Loin de là... c'est le contraire qui a eu lieu... Mais que les violentes attaques qui ont été et qui pourraient encore être dirigées contre nous ne nous arrêtent point dans la route du bien », etc... (Documentation Jouanne). Ainsi donc, le cure de Ry a dénoncé le danger... A partir de ce moment, c'en est (presque) fait de l'emblème. Le dernier Bulletin portant la « croix emblématique » verra Adolphe Jouanne se justifier spectaculairement. « Pourquoi l'Emulation Chrétienne ?... » Lorsque nous primes à tâche de fonder notre Institution de l'Unité Fraternelle, deux Sociétés du même genre attirèrent surtout notre attention : « L'Alliance », de Rouen, et « L'Emulation Chrétienne », de la même ville. Nous puisâmes dans les écrits de M. le docteur Vingtrinier, fondateur et président de la première, les moyens de fonder les bases d'un service de pensions de retraite au sein de notre Institution. Nous empruntâmes à la seconde toutes les dispositions de son organisation intérieure et spécialement tout ce qui concerne les secours dans les maladies. Nous reçûmes, à cet égard, de précieux renseignements de son fondateur, M. Carpentier, qui nous prodigua ses bienveillants conseils et ses encouragements, à ce point que notre œuvre put se considérer comme la fille de » l'Emulation Chrétienne » de Rouen, qu'il présidait alors. Nous crûmes faire acte de droiture de conserver dans la dénomination de notre Société une trace de cette filiation et le nom d'Emulation Chrétienne devint ainsi comme le nom de famille de notre Institution.

« A part toute opinion dogmatique, la charité, l'amour du prochain constituent donc véritablement la religion chrétienne ou tout au moins

la portion qui en est la plus importante. Or, quel autre nom pourrait mieux convenir que celui d'Emulation Chrétienne pour qualifier des institutions dont tous les adhérents prennent l'engagement de s'entraider et se porter secours les uns aux autres ?... Emulation Chrétienne ? Cela veut dire émulation du bien, émulation de la charité... Cette appellation, donnée aux Associations mutuelles, leur impose de rivaliser entre elles dans l'application des meilleures mesures pour l'atténuation des misères qu'elles ont pour objet de combattre, et dans l'intérieur de chacune d'elles, l'obligation, le devoir, pour chacun des associés, de rivaliser entre eux à qui se conformera le mieux à ces dispositions réglementaires. A tous les associés, collectivement ou individuellement pris, le devoir de rivaliser dans la pratique du bien et de la charité. Quelle plus noble but pourrait-on proposer à l'activité humaine !... C'est pourtant ce que signifient, et rien que cela, ces deux simples mots : l'Emulation Chrétienne !!! »

A la dernière page du Bulletin, il passe magistralement à l'attaque en prenant un curé pour en assommer un autre. Il s'exclame, en effet : « On nous a presque fait un crime de cet emblème, au point de vue religieux, et surtout de l'interprétation que nous avons donnée aux paroles sacrées qui s'y trouvent jointes. Dans l'espoir de mettre un terme à des attaques inconcevables et beaucoup trop prolongées, nous transcrivons ci-dessous quelques passages de notre correspondance avec un digne prêtre catholique qui nous adressait les lignes suivantes : « Je ne vous blâme point, Monsieur, d'avoir mis au frontispice de la petite Institution ces mots : « Vos omnes Fratres estis », etc... Vous n'avez point erré dans l'interprétation que vous avez donnée à ces paroles du divin Maître, et, qui mieux est, vous avez très bien fait de les présenter comme stimulant et drapeau sûr aux membres de l'Association de Ry. Vous n'avez rien enseigné de nouveau... Nul ici bas n'est dans le droit de vous refuser une mission verbale. Or, qu'est une mission verbale sans le Verbe du Christ ? « Qui n'est pas contre moi est avec » moi ! laissez-leur faire des miracles et chassez les démons », disait Jésus-Christ à ses apôtres jaloux, ombrageux et qui se plaignaient de voir des étrangers faire des choses merveilleuses... « Que le bien se » fasse n'importe par quelles mains. L'homme de Dieu l'approuvera » toujours, comme s'il en était lui-même l'artisan... »

Malgré cette furieuse offensive de dernière heure, il n'empêche que tous les Bulletins suivants ont perdu la croix emblématique, les citations latines, le sous-titre « Emulation Chrétienne », et que, désormais dénoncé, il ne se gênera plus pour étaler ses idées. Il fonde alors une Société d'approvisionnements économiques et — ne pouvant se passer d'emblème — il fait imprimer sur la première page de l'opuscule où il développe ses théories, « l'équerre et le compas », ces deux signes maçonniques entrelacés en emprisonnant un grand « G », indicatif du rite auquel Jouanne était rattaché, le « Grand Orient de France » !

Il consacre sa dernière page aux « Jardins d'enfants » (Méthode Froebel) et proclame : « Enfin, la franc-maçonnerie, toujours la première lorsqu'il s'agit du véritable progrès, en adopte les principes qu'elle s'applique à développer dans plusieurs loges ». (Il devait, peu après, créer la « Maison Rurale »).

Adolphe Jouanne apparaît donc comme le personnage idéal, remplissant professionnellement, moralement et physiquement les conditions pour se poser en prototype unique de M. Homais. Il s'étale majestueusement dans ses exposés, il se drape dans sa dignité, il interroge incessamment l'avenir, il est le fécond, l'inénarrable, l'extraordinaire M. Homais !

René VERARD.

Flaubert enquêteur commercial

A propos de Flaubert, on a beaucoup médité de Maxime Du Camp. On l'accusa d'ingratitude à la mémoire de son ami. Mais peut-être a-t-il consigné les choses, telles qu'elles pouvaient se présenter alors à son esprit, avec un souci de véracité plus grand qu'on ne l'a cru.

Une pièce versée par le Ministère du Commerce aux Archives Nationales a permis aux chercheurs de vérifier que sur un point au moins sa relation n'est pas contraire au fait qu'il nous a rapporté. C'est à propos du fameux voyage en Orient et de la mission toute gratuite, pour ne pas dire plus, confiée en 1849 aux deux voyageurs : « Je voulais, écrivit Maxime du Camp, que notre voyage fut entouré de toutes facilités et j'avais demandé au Gouvernement de nous confier une mission qui nous servirait de recommandation près des agents diplomatiques et commerciaux que la France entretient en Orient... »

Voilà nos jeunes gens en route, avec de précieuses lettres qui pourront leur ouvrir les portes de nos officines administratives. Citons cette partie de la lettre : « Les missives sont accompagnées de diverses publications dans lesquelles M. le Ministre du Commerce a souligné les documents principaux qu'il a réunis jusqu'à ce jour sur la législation douanière et le mouvement commercial des pays que vous êtes appelé à visiter. Je vous serai obligé, Monsieur, de profiter de toutes les occasions sûres pour transmettre à mon département les informations que vous aurez recueillies ».

En songeant à Flaubert, à sa nature profonde, à sa désinvolture à l'égard de tout ce qui prend, à ses yeux, quelque aspect officiel, on peut sourire de le voir s'embarquer avec une telle documentation. Notes sur les différentes législations d'Egypte, de Palestine et des pays soumis à la documentation persane et turque, sur les douanes, sur les importations, sur les exportations, sur les droits de transit, de quarantaine, de pilotage, etc., etc... De quel joli paquet le Ministre du Commerce gratifiait l'imprévu collaborateur ! De cet amas de notes, Flaubert devra extraire la substantifique moelle commerciale, s'il est permis de s'exprimer ainsi : voir, par exemple, si les règlements et tarifs usités en Perse sont antérieurs à 1828...

Le brave Flaubert, si éloigné — toute sa vie, toute sa carrière l'ont prouvé — du moindre souci d'intérêt commercial ! Dieu merci pour tous ses futurs lecteurs, il s'imprègne alors de toute autre chose durant cet exemplaire voyage, plus occupé (la « Correspondance », pourtant peu abondante à ce sujet, le mentionne quand même suffisamment) à se ficher des ventrées de couleur » qu'à s'intéresser aux rapports commerciaux entre la France et les pays ensoleillés, où M. le Chargé de mission vagabonde en artiste, en grand artiste qu'il se sent déjà devenir. Il l'avouera d'ailleurs avec la plus grande netteté à ses proches. A sa mère d'abord : « Tu me parles de ma mission ? Je n'ai presque rien à faire et je crois que je ne ferai presque rien. Il me faudrait plus de toupet que je n'en ai pour demander une récompense après cela... » Plus explicitement encore à Louis Bouilhet, et dans le style, si libre, si vivant, dont il avait coutume d'user à l'égard de ses familiers : « Je vais te faire une confidence très nette : c'est que je ne m'occupe pas plus de ma mission que du roi de Prusse. Pour remplir mon mandat, il eut fallu renoncer à mon voyage. C'eût été trop sot... Me vois-tu dans chaque pays m'informant des récoltes, du produit, de la consom-

mation ? Combien fait-on d'huile, combien goinfre-t-on de pommes de terre ? Et dans chaque port : combien de navires ? quel tonnage ? Combien en partance ? Combien en arrivée ? Dito, report d'autre part, etc., M... ! Ah ! non, franchement, je te le demande, était-ce possible ? Et après tant de turpitudes (mon titre en est déjà une suffisante) si on avait fait quelques démarches, que les amis se fussent remués, et que le ministre ait été bon enfant, j'aurais eu la croix ! Tableau... Eh bien, non, mille fois, je n'en veux pas, m'honorant tellement moi-même que rien ne peut m'honorer... »

C'est aussi pour cela, pour cette unique concentration de son esprit sur tout ce qui pouvait alimenter son art, que tant d'hommes s'honorent maintenant de l'honorer.

Gabriel REUILLARD.

Des Lettres de Gustave Flaubert, vendues à la Salle Drouot sont reprises par la Bibliothèque de Rouen

C'est avec le plus vif plaisir que nous avons appris que quatre lettres inédites de Gustave Flaubert (dont une écrite à 11 ans), provenant de la succession du Docteur Lucien Graux et mises en vente à la Salle Drouot les 11 et 12 décembre 1958, avaient été, en vertu du droit de post-emption accordée à la Direction des Bibliothèques de France, ré-achetées par la Bibliothèque de Rouen pour y être déposées. (Enchères portées à 100.000 francs pour les 4 lettres) (1).

Voici le texte de ces quatre lettres (dont l'une, importante, concernant le séjour de la famille Flaubert à Forges-les-Eaux, en juin 1848).

I

Mon cher Oncle et ma chère Tante,

C'est avec un bien vif ressentiment de joie que j'ai vu approcher le jour de l'an pour vous témoigner par cette lettre mes profonds respects et davantage mes amitiés sincères. J'ai choisi cette époque pour avoir le plaisir et vous écrire. Non, certes, cette lettre n'est point de ces lettres de jour de l'An que l'on fait par douzaine et dans lesquelles on fait mille vœux et autant de compliments, mais c'est l'amitié seule qui m'a dicté cette page.

Veillez, mes chers parents, dire mille choses de ma part et surtout embrasser pour moi Bonenfant et son épouse, jadis M^{lle} Olympe.

Votre très obéissant neveu,

G. FLAUBERT

Rouen, le 30 décembre 1832.

Cette lettre est adressée à M. et M^{me} Parain, Nogent-sur-Seine (Aube), oncle et tante paternels de Gustave Flaubert.

(1) Voir ci-dessous, page 49, le détail des Ventes Flaubert, Salle Drouot, les 11 et 12 décembre 1958.

II

J'ai fait un excellent retour, à part la puanteur qu'exhalait mes voisins de l'impériale, les prolétaires que vous aviez au moment de mon départ. J'en ai à peine dormi de la nuit et j'ai perdu ma casquette. Ce sont là toutes les aventures qui me sont arrivées. J'ai trouvé mon monde en bonne santé. Caroline ne va pas mal. Elle vous attend avec beaucoup d'impatience et m'a reçu assez mal quand elle m'a vu arriver sans ton père. A propos de ton père, écris-nous bientôt quand est-ce qu'il viendra car c'est une affaire conclue, il n'y a plus à y revenir.

Vois, du reste, comment nous désirerions que les choses se fissent. Ma mère et Caroline partiraient pour Trouville dès le 1^{er} juillet. Je n'irais les rejoindre que vers le milieu d'août. C'est pendant ce temps là que M. Parain devrait venir, s'il ne le peut maintenant. Cela vaudrait même mieux, se trouvant seules elles auront besoin de compagnie et la sienne, à coup sûr, vaudra mieux que toute autre. Tu viendras le remplacer avec ton mari et ta fille, dès que vous le pourrez, plus vite vous arriverez et mieux vous serez reçus. Vous ne sauriez croire, en effet, combien ma mère sera heureuse de vous voir tous et surtout toi, ma bonne Olympe. De plus, votre présence fera un grand bien à Caroline qui se la promet déjà comme une fête.

Si ton père nous fait le serment de venir à Trouville dès les premiers jours de juillet, je m'engage à lui envoyer de suite les babouches de maroquin bourrées de homards, de turbots ou de langoustes à son choix.

Adieu je vous embrasse tous comme je vous aime tendrement et chaudement.

G. FLAUBERT.

Cette lettre, en date du 2 mai 1842, est adressée de Rouen à Madame Bonenfant, à Nogent-sur-Seine (Aube).

III

Merci, mon cher ami, de la peau de loup qui ira figurer dans mon cabinet ou ailleurs, le poil de ce sauvage habitant de nos forêts, terreur des timides brebis, épouvante des paisibles pasteurs, fléau des campagnes et n'en sera pas moins doux à la plante de mes pieds — et agréables encore davantage en ce qu'il me rappellera nos bons Nogentais.

Pour consoler Leclère de la perte de son chien, je te prie de lui remettre de ma part une petite gratification de 40 francs, en l'engageant à persévérer dans ses exploits — s'ils me tire un tigre, je lui donne une meute.

Envoie-moi donc cette dépouille à Paris, rue Notre-Dame des Victoires (36), chez M. Tougan, tapissier. Je serai moi-même à Paris jeudi, ainsi je pourrai veiller à la confection de la chose.

Le Père Parain ne m'a chargé de rien relativement à la laiterie. Il vous écrira samedi. Nous menons toujours la même vie inséparable au coin de notre foyer commun, aussi immobiles que les bûches qui nous chauffent. Il lit du matin au soir, soit le journal ou « Lope de Véga » ou « Calderon ». Car tu sauras que c'est un enragé sur la littérature espagnole. Il vous reviendra hidalgo pour le moins. J'ai aussi à t'apprendre qu'il se fortifie dans la partie théorique du culottage des pipes, quelquefois même il tire des diagnostics que l'expérience justifie par la suite.

Rien de nouveau, du reste, ici, la pluie dans la rue, la tristesse du

temps au dehors et au dedans ? Autre tristesse ! Nous causons souvent de vous et nous nous demandons si vous ne reviendrez pas pour nous faire une visite aux vacances ? Ceci est une question — et non une invitation, bien entendu, pour la raison que ce serait vous faire injure que de vous en adresser une. N'êtes-vous pas invités nés, invités de droit et à beaucoup de titres encore !

Adieu, cher ami, embrasse pour moi la grosse mère Olympe et Bibi. Mille choses de tout le monde à vous autres.

Et à toi, une poignée de main longue et forte dans chaque main.

A toi

G^{re} FLAUBERT.

*Lettre adressée à M. Bonenfant, avoué, Nogent-sur-Seine (Aube).
Ecrit vers 1846 ou 1847.*

IV

Dimanche,

Je commence d'abord, mon cher ami, par vous demander excuse de vous avoir envoyé Hamard, mais nous ne savions qu'en faire. Il fallait bien l'éloigner pour nous donner le temps de partir, et c'est Nogent qui s'est présenté à notre pensée. Nous avons vu avec plaisir dans ta lettre reçue hier qu'il ne s'est pas porté chez vous à des scènes violentes, c'était cependant présumable.

Voici maintenant où en sont les choses. Depuis mercredi matin, nous avons fui de Rouen, ma mère avec l'enfant, le père Parain et moi, et nous nous sommes réfugiés à Forges-les-Bains (Seine-Inférieure), d'où je t'envoie ce mot. Hamard est revenu dans la nuit du mercredi au jeudi, il a cru un instant que nous étions partis en Angleterre ; la demande en interdiction a été faite dès le jeudi par son oncle qui s'est muni de l'autorisation nécessaire pour le faire enfermer de force. Jeudi, il s'est présenté deux agents de police à son hôtel, il était sorti ; depuis lors, nous n'en avons plus de nouvelles. Est-il parti en Angleterre, est-il retourné à Paris avec les gardes nationaux qui sont partis comme volontaires ? La police de Rouen est fort occupée par les événements politiques et s'occupe peu de lui, je présume. Nous sommes, comme vous pouvez l'imaginer, dans la plus irritante des incertitudes.

Personne, pas même Achille, ne connaît notre cachette ; un ami que j'ai à Rouen est chargé de me faire passer des nouvelles.

Pour moi, mon cher ami, si tu savais quels ennuis tout cela me cause, tu finirais par avoir peur comme moi qu'on ne soit, à la fin, obligé de me préparer un logement à côté de celui de Hamard.

Excuse le décousu de cette lettre qui doit être peu académique. Embrasse Olympe et tes filles pour nous. Le père Parain va bien. Il partage notre vie, le pauvre brave homme — le régal est médiocre.

Prends pour toi les deux meilleures poignées de main qui se puissent donner.

Ton tout dévoué,

G^{re} FLAUBERT.

Ecris-nous toujours à Croisset jusqu'à nouvel ordre.

Lettre écrite avec les indications complémentaires suivantes : Datée de Forges-les-Eaux du 25 juin 1848. Enveloppe avec inscription : à M. Bonenfant, avoué, Nogent-sur-Seine (Aube), cachetée de cire rouge, timbres de la poste : Ligne du Havre 26 juin 1848, Nogent-sur-Seine 27 juin 1848.

Les Ventes Flaubert à la Salle Drouot

Les ventes des Lettres et Manuscrits Flaubert continuent à la Salle Drouot. Les enchères dispersent ces précieux manuscrits, et les collectivités — encore que certaines aient un droit de post-emption dont elles ne profitent pas assez — ont bien du mal à empêcher cette dispersion sacrilège et à récupérer des textes qui devraient normalement revenir à des Organismes publics. Voici quelques dates et quelques chiffres :



VENTE FRÉDÉRIC DUPONT

des 3 et 4 Décembre 1958

- I. Lettre à la Vicomtesse Lepic. — Croisset, samedi 5 octobre 1872 : 3 pages (donnée comme inédite).
Adjugée 27.000 francs.
- II. Lettre à Guy de Maupassant. — Croisset, 31 octobre 1877 : 3 pages (donnée comme inédite).
Adjugée 95.000 francs.
(Il est question de Bouvard et Pécuchet et de l'excursion des deux itinérants de Barneval jusqu'à Etretat).
- III. Lettre à Guy de Maupassant. — Croisset, 1879 : 1 page.
Adjugée 11.000 francs.
- IV. Lettre à l'Oncle Parain. — Egypte, 3 juin 1949.
(Il est question du mariage d'un fils Lormier de Rouen).
Adjugée 93.000 francs.
- V. Lettre à Louise Colet. — Croisset, dimanche 14 : 5 pages
Il lui envoie *La Tentation de Saint-Antoine* et un flacon de santal. Il parle de son ouvrage *Madame Bovary*... « dans une quinzaine de jours, je serai au milieu de ma première partie ».
Adjugée 75.000 francs.
- VI. Lettre à Louise Colet. — Croisset, 10 septembre 1846.
« Jeudi soir.
» Très belle d'amour. Une des premières après leur rencontre. Nous nous sommes

aimés mieux encore. Nous avons ressenti des plaisirs exquis. Hein, ce bon hôtel de Mantes et notre batelier. J'ai arrangé une petite histoire que ma mère a cru ».

Adjugée 131.000 francs.

*
**

VENTE DOCTEUR LUCIEN GRAUX

8^e partie - 11 et 12 Décembre 1958

Manuscrits de Gustave FLAUBERT

- I. A Maman pour sa Fête — 28 juillet 1831 : Louis XIII. Cahier de 7 pages autographes signées, récits d'histoire.

Adjugé 50.000 francs.

- II. Quatre lettres de G. Flaubert à la famille Parain-Bonenfant. — 1^{re}. Rouen, 30 décembre 1832 ; 2^e. Rouen, 2 mai 1842 ; 3^e 1846 ou 1847 (sans lieu d'envoi) ; 4^e. A. M. Bonenfant, 1848.

Adjugé 100.000 francs.

Ces 4 lettres qui paraissent inédites ont été acquises par droit de post-emption par la Bibliothèque Municipale de Rouen (voir l'article ci-dessus, page 45).

- III. Art et Progrès. — n° 2 — Soirées d'étude, journal littéraire. Le rédacteur, G. Flaubert. Cahier de 29 pages autographiées, l'élève Gustave Flaubert étant alors élève au Collège Royal de Rouen (aujourd'hui Lycée Corneille).

Adjugé 75.000 francs.

- IV. Narrations (1835-1836). — Cahier autographe de 60 pages.

Fait partie des « Œuvres de Jeunesse », inédites (aujourd'hui publié).

Adjugé 51.000 francs.

- V. Mort du Duc de Guise. — Manuscrit daté de 1835 : 15 pages (publié dans « Œuvres de Jeunesse »).

Adjugé 21.000 francs.

- VI. La Fiancée et la Tombe. — Manuscrit, sans date, signé : Gustave. (Rouen) : 4 pages.

Adjugé 25.000 francs.

- VII. Deux Mains sur une Couronne. — Episodes du règne de Charles VI, daté de janvier 1836 :

37 pages. (Publié dans « Œuvres de Jeunesse »).	Adjugé	40.000 francs.
VIII. Un Secret de Philippe le Prudent, Roy d'Espagne, daté de septembre 1836 : 29 pages. (Publié dans « Œuvres de Jeunesse »).	Adjugé	32.000 francs.
IX. La Peste à Florence, daté de septembre 1836 : 51 pages. (Publié dans « Œuvres de Jeunesse »).	Adjugé	52.000 francs.
X. Deux Amours et deux Cercueils. Sans date : 5 pages.	Adjugé	18.000 francs.
XI. Rêve d'Enfer. — 21 mars 1837 : 73 pages. (Publié dans « Œuvres de Jeunesse »).	Adjugé	62.000 francs.
XII. Quid quid Volueris. — Septembre-octobre 1837 : 94 pages. (Publié dans « Œuvres de Jeunesse »).	Adjugé	90.000 francs.
XIII. Madame d'Ecouy. — Sans date : 7 pages 1/2.	Adjugé	40.000 francs.
XIV. La Grande Dame et le joueur de Vieille. — Sans date : 4 pages.	Adjugé	15.000 francs.
XV. La Découverte de la Vaccine. — Tragédie en 5 actes : 44 pages. (Publié dans « Œuvres de Jeunesse »).	Adjugé	45.000 francs.
XVI. Smarh, vieux Mystère. — Avril 1839 : 176 pages. (Publié dans « Œuvres de Jeunesse »).	Adjugé	150.000 francs.
XVII. Etudes sur Rabelais. — Sans date : 22 pages.	Adjugé	110.000 francs.
XVIII. Mademoiselle Rachel. — Sans date : 9 pages.	Adjugé	65.000 francs.
XIX. Les 7 Fils de Derviche. — Sans date : 20 pages.	Adjugé	50.000 francs.
XX. Pierrot au Sérail. — Deux manuscrits de 22 et de 15 pages. Publié en partie.	Adjugé	80.000 francs.
XXI. Vie Apollonius de Thyanes, par Philostrate : 18 pages.	Adjugé	28.000 francs.

- XXII. Parisina. — Daté du 17 décembre 1848 : 8 et 37 pages.
Adjugé 32.000 francs.
- XXIII. Dumesnil candidat pour la Mairie. — Sans date : 4 pages.
Adjugé 15.000 francs.
- XXIV. Lettre autographe de Flaubert. — 21 juillet 1850. Ecrite du Lazaret de Beyrouth : 4 pages.
Adjugé 122.000 francs.
- XXV. Le Château des Cœurs. — Féerie en dix tableaux : 280 feuillets ou 425 pages. Célèbre manuscrit qui fut acquis en 1931 (Vente Franklin Grout), par le docteur Lucien Graux.
Adjugé 320.000 francs (1)
- XXVI. Préface aux Dernières Chansons de Louis Bouilhet. Célèbre manuscrit acquis dans les mêmes conditions que ci-dessus.
Adjugé 165.000 francs (1)
- XXVII. Loys I. — Drame. — 172 pages. — Février 1838. (Publié dans « Œuvres de Jeunesse »).
Adjugé 120.000 francs.

(1) Ces deux manuscrits ont été acquis par la Bibliothèque Municipale de Rouen, où ils sont actuellement déposés.

Autour de Flaubert et de son Œuvre

L'Itinéraire du Curé Bournisien.

En marge de la note parue à ce sujet dans le Bulletin Flaubert n° 13, page 39, sous la signature de M. le Docteur Marcel Dumont, notre ami René Herval nous écrit ce qui suit :

Autour de Madame Bovary

L'itinéraire du curé Bournisien à Ry

Je crois bien que M. le Docteur Dumont commet une erreur. L'itinéraire du curé Bournisien n'est pas suivi par lui à Ry ni à Forges, mais à Yonville. Les croquis faits par Flaubert pour « bâtir », en vue du roman, sa localité imaginaire, nous montrent en effet, au-delà de l'église — qui existait bien, elle, sur la Place Verte de Forges, ainsi désignée par le romancier lui-même — une place rectangulaire de fantaisie dont les Halles occupent partiellement le côté gauche et la maison Bovary le fond, du même côté. L'abbé Bournisien, venant de l'église d'Yonville et se rendant au chevet d'Emma, n'aurait pas dû « passer sous les Halles avec les

Saintes Huiles » si Flaubert s'était strictement conformé au schéma qu'il avait conçu.

M. le Docteur Dumont a bien fait de relever cette minuscule inconséquence. Mais qu'il se rassure : Ry est tout à fait absent d'Yonville-l'Abbaye. Et Flaubert avait bien le droit de prendre des libertés avec ses propres imaginations.

**

Une Lettre inédite de Tourgueneff à George Sand.

M. René Herval détient l'original d'une lettre d'Ivan Tourgueneff à George Sand. Il y est question de Gustave Flaubert. Voici le texte de cette lettre transmis par M. Herval, que nous remercions.

Paris, 48, Rue de Douai.
Samedi 12 Avril 73.

Chère Madame Sand,

Flaubert a pu vous dire que je ne puis venir que lundi et maintenant je crois que je ne pourrai arriver à Nohant que mercredi. Mais ce jour-là, par exemple, ou je serai mort ou je serai chez vous. Je vous demande bien pardon de tous ces délais. Voilà ce que c'est d'avoir le pouce court, signe d'une volonté faible. Je vous serre tendrement les mains et je reste

Votre dévoué : I. TOURGUENEFF.

**

Lettre de Maxime du Camp à Gustave Flaubert.

Le texte de la lettre de Maxime Du Camp à Flaubert, en date du 23 juillet 1851, est reproduite de façon inexacte dans le Bulletin n° 13. Voici ce que disait de cette lettre le catalogue de l'Exposition Flaubert à la Bibliothèque Nationale (1957).

« P. 4 — n° 22 — Lettre de Maxime Du Camp à Flaubert, mercredi soir 23 juillet (1851) 4 p — Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul ».

Que fais-tu ? Que décides-tu ? Que travailles-tu ? Qu'écris-tu ? As-tu pris un parti ? Est-ce toujours Don Juan ? Est-ce l'histoire de M^{me} DELAMARRE (sic) (1) qui est bien belle ?

Cette lettre semble la plus ancienne allusion à Delphine DELAMARRE.

Voilà comment, après les erreurs contenues aux éditions des Lettres de Flaubert (Edition Lambert, Paris, 1954, I, p. 45) on voit encore confondre les DELAMARRE, du Nid de Chien, à Rouen, que Flaubert et sa mère ont fort bien connus, avec les DELAMARE de Ry.

Puisque la dame DELAMARRE, dont il est question dans cette lettre de Maxime Du Camp, n'est certainement pas Madame DELAMARE de Ry, mais fort probablement Madame DELAMARRE de Rouen, il resterait à savoir quelle était cette « belle histoire » dont elle avait été l'héroïne. Et voilà une autre énigme posée aux flaubertistes : Cette dame avait-elle eu des aventures particulières ou peut-être un drame dans son passé ?

René HERVAL.

(1) Le (sic) est dû à l'auteur du Catalogue.

ECHOS ET NOUVELLES

A la Lovenjoul

On sait que lors de son décès arrivé à Royat, le 4 juillet 1907, le vicomte belge Spoelberch de Lovenjoul a laissé à l'Institut de France ses célèbres Collections d'autographes et de manuscrits, sous réserve qu'elles fussent déposées et classées au Musée Condé, à Chantilly, propriété de l'Institut.

Ces Collections ont été réunies, effectivement, à Chantilly, non point au Musée Condé, mais dans un très bel immeuble situé non loin du château de Chantilly.

M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, notre savant ami qui vient nous honorer de sa précieuse sympathie en acceptant d'être le vice-président de notre Société, est conservateur de la Collection Lovenjoul. Il s'est occupé depuis plusieurs années de classer certains fonds qui sont entrés plus récemment dans la Bibliothèque.

Il nous communique deux bonnes nouvelles, que nous sommes heureux de transmettre à nos adhérents et amis :

I. — Correspondance Gustave Flaubert.

Le fonds Flaubert, de la Bibliothèque Spoelberch de Lovenjoul (legs Franklin Grouet) est maintenant tout à fait classé et formera 12 volumes dont 6 seront reliés pour Pâques 1959. Il s'agit, rappelons-le, de la Correspondance de Flaubert avec sa famille et ses amis ; et, d'autre part, d'un lot assez important de lettres de divers à Flaubert, mais dont l'essentiel a été utilisé par A. Albalat.

II. — Correspondance Louis Bouilhet.

En même temps que cette Correspondance, sont entrées à la Bibliothèque 488 lettres écrites par Bouilhet à Flaubert, d'un intérêt évidemment inégal et dont beaucoup sont très difficiles à dater. Leur publication serait opportune.

Notre Société a pensé qu'elle pourrait réaliser cette publication. M. Jean Pommier l'y autorise.

Si la chose peut se faire, ces lettres seront, par nos soins, copiées et publiées dans le Bulletin, à raison d'une trentaine par numéro ; enfin, rassemblées en une brochure que notre Société sera heureuse de mettre à la disposition de tous les flaubertistes et bouilhetistes du monde.

Un grand merci à notre vaillant ami, M. Jean Pommier.

On a vendu la Ferme « à Couturier »

La presse a annoncé, avec beaucoup de publicité, que la ferme ayant appartenu autrefois à la famille Couturier — on sait que Delphine Couturier épousa, le 7 août 1839, l'officier de santé Delamare — avait été vendue aux enchères, Salle des Criées du Palais de Justice de Paris, le samedi 14 mars 1959, pour la somme de 27 millions 500.000 francs.

La presse, avec une spontanéité touchante, a rappelé que Delphine Couturier, épouse Delamare, était le prototype d'Emma Bovary. C'est, nous le savons, une légende qui s'enracine et contre laquelle notre Bulletin, qui se doit d'accueillir toutes les opinions, ne saurait, outre mesure, s'insurger.

La « Liberté-Dimanche », après une enquête sur place, a écrit l'intéressant éditorial que voici (dimanche 22 mars 1959) :

« La Ferme, « dite Bovary » par Convention cadastrale, et à un étage, vient d'être adjugée vingt-sept millions cinq cent mille francs.

De ce domaine de 105 hectares, Delphine Couturier descendit à la mairie de Blainville-Crevon, le 7 août 1839, afin de contracter mariage avec l'officier de santé Delamare.

En l'audience des criées du Tribunal civil de première instance du département de la Seine, siégeant au Palais de Justice de Paris, une ferme, dite « Ferme du Château » ou « Ferme de Madame Bovary », sise à Blainville-Crevon, a été adjugée, le samedi 14 mars dernier, pour la somme de 27 millions et demi.

La ferme — un domaine de 105 hectares — surplombe le bourg de Blainville. Elle se « muche » derrière une hêtraie attenante aux ruines — considérées comme site d'intérêt général — d'un château. D'où la première appellation.

Quant à la seconde... Elle date, semble-t-il, d'un quart de siècle ou presque et d'une revision du plan cadastral. Le docte ingénieur de service auquel fut signalée une désignation conventionnelle au village, l'enregistra sur parchemin. La ferme de Madame Bovary fut ainsi officiellement consacrée au début de l'année 1935.

Combien de fois, depuis, M. Banse, le « toujours jeune » maire de Blainville, et M. Pavé, secrétaire communal, ont-ils fourni des explications circonstanciées à d'érudits visiteurs, à des historiens convaincus, à des détectives du passé ? L'été, il ne s'écoule guère de semaine sans que les Lesage, père et fils, exploitants du domaine depuis 1926, ne reçoivent de visite. La vente de l'autre jour suscite maintenant un regain de curiosité. Les solliciteurs se font, de nouveau, pressants.

Ouvrons donc le registre des mariages à la page « historique ». Ce 7 août 1839, M. Dumont étant maire de Blainville, se présentent devant lui afin de contracter mariage, l'officier de santé Eugène Delamare, né le 14 novembre 1812, demeurant à Ry, et Véronique-Delphine Couturier, née à Blainville-Crevon, où elle habite, le 17 février 1822. Elle a dix-sept ans et demi.

Et, n'en déplaise aux vieilles filles acerbes d'aujourd'hui, la découverte de l'amour par la jeunesse date d'une époque plus reculée.

Est-ce d'ailleurs un véritable amour ? Notre propos n'est point d'en juger. Il faudrait plutôt relire Flaubert :

« Avant qu'elle se mariât, elle avait cru avoir de l'amour ; mais le bonheur qui aurait dû résulter de cet amour n'étant pas venu, il fallait qu'elle se fut trompée, songeait-elle ».

Voici ressurgie Emma Bovary, au jour de ses noces, à travers la signature simpliste mais au tracé confiant, du registre des mariages, par Delphine Couturier, femme Delamare. Le paraphe de l'officier de santé dénote l'écriture notariale. Et les arabesques calligraphiques du père Delamare, qu'on imagine signant avec onction le livre officiel, souligne le caractère prétentieux que l'on connaît.

Ceci pour les personnages. Mais les tableaux, la noce — et les descriptions — la ferme du père Rouault — cadrent-ils avec l'œuvre de Flaubert ?

Si à l'histoire de Delphine Couturier et plus précisément d'Eugène Delamare, qu'il respecte entièrement, le romancier ne fit qu'ajouter, pour la ressusciter, ses souvenirs, l'histoire de sa liaison tumultueuse avec Louise Colet et ses propres sentiments, il paraît plus incertain que la ferme décrite en des pages populaires fut celle où Delphine vécut près de ses parents.

Gustave Flaubert possédait une ferme, d'héritage familial, à Saint-Victor-l'Abbaye. S'il fallut se rendre à l'évidence que ce domaine ne pouvait être celui à un étage décrit par ses soins, il reste que certains flaubertistes convaincus — et parmi eux le vigilant Président de l'Association, Jacques Toutain — persistent à situer dans le Calvados les lieux et l'existence de certains personnages secondaires qui inspirèrent l'ermite de Croisset. Ainsi le Comice agricole d'Yonville, à Pont-l'Évêque ; ainsi le curé qui se heurte au pharmacien Homais, à Trouville.

Cependant, Véronique-Delphine Couturier, femme Delamare, étant née au domaine jouxtant le château, à Blainville, le calme village qui se reflète dans les eaux grises du Crevon, on notera que le bâtiment principal, à usage d'habitation, n'a guère changé depuis et que certains points de comparaison s'établissent d'eux-mêmes avec le roman.

Dans la cuisine subsiste toujours certaine plaque de fonte de la cheminée, même si les reflets de l'éclairage au néon surgit des poutres du plafond jette un reflet inattendu. Derrière, c'est l'escalier qui mène à l'étage.

Dès lors, pourquoi ne continuerait-on pas à appeler ferme Bovary le domaine caché derrière la hêtraie ?... L'usage et vingt-sept millions et demi valent bien une référence au roman d'une époque. Et tant pis si ce roman est aussi un réquisitoire contre la stupidité des conventions et contre la société bourgeoise.

Raymond HACQUEVILLE.

Feuille de Rose. Maison Turque (Rectification)

Dans le Bulletin n° 12 de la Société des Amis de Flaubert et en page 50, sous le titre : « Quand Maupassant, Mirbeau, Flaubert et Tourgueneff jouaient la Comédie », nous avons publié un Echo puisé au « Paris-Normandie » du 24 janvier 1958.

Nous écrivions : « C'est dans cet atelier (celui du peintre Maurice Leloir) que fut jouée, le 13 avril 1875, la pièce de Guy de Maupassant : « La Feuille à l'envers », dont les rôles d'hommes étaient tenus par Lafaille, Octave Mirbeau, Robert Pinchon, Georges Merle et le peintre lui-même, Maurice Leloir ».

Notre savant ami, M. Pierre Lambert, nous a fait remarquer que la pièce de Guy de Maupassant ne s'appelait pas « La Feuille à l'envers », mais « Feuille de Rose, Maison Turque ».

C'est absolument exact ; nous rectifions donc l'erreur, en remerciant l'ami Pierre Lambert de nous l'avoir si aimablement signalée.

Ajoutons que la Feuille à l'envers était le nom du canot avec lequel Guy de Maupassant goûtait (sans jeu de mots) les plaisirs de la Seine.

Au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen. — Remise d'un Opuscule

Un de nos concitoyens, venu récemment visiter le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen, a remis à la préposée du Musée un opuscule contenant le discours prononcé à l'occasion de la rentrée des Tribunaux, le 2 octobre 1935, par M. le Conseiller Lantrac.

Il s'agit là d'un récit extrêmement vivant et documenté des événements s'étant déroulés en Normandie et principalement dans la région rouennaise pendant la Révolution. Il y est question de la fameuse bande à Duramé; des contre-révolutionnaires Jourdain et Bordier, pendus à Rouen, et dont les têtes se voient encore au Musée Flaubert; des Assemblées populaires se tenant dans la Cathédrale; du Tribunal Criminel siégeant à Rouen; des menées royalistes (vaines d'ailleurs) effectuées en son hôtel de la place de la Rougemare par le sieur Aumont, ancien avocat au Parlement de Normandie, ce qui lui valut, ainsi qu'à l'imprimeur Leclerc, d'être tous deux guillotins; du passage à Rouen des Conventionnels Le Cointre et Prieur de la Marne, sans oublier l'arrivée à Rouen, à bord du navire « L'Amitié », le 10 mai 1794, du pavillon national devenu tricolore.

Ce précieux opuscule contient une foule de petits renseignements sur les émeutes en Normandie (notamment les bandes de « chauffeurs », dont l'un d'eux portait le nom très évocateur de : « brûle-moustache ») et sur l'histoire, à l'époque, de notre région.

Il enrichira de très heureuse façon les nombreux documents déjà exposés au Musée Flaubert.

**

Madame Bovary à l'Opéra de Rome

L'Opéra *Madame Bovary*, de Guido Pannain, a été joué ces jours-ci au théâtre de l'Opéra de Rome. Il avait été représenté pour la première fois il y a cinq ans, au Théâtre San Carlo de Naples. L'auteur a enrichi l'édition romaine de la scène du rendez-vous d'Emma avec l'usurier Lheureux.

« Figaro Littéraire », samedi 14 mars 1959.

QUESTIONS ET RÉPONSES

Du *Cerf-Volant*, n° 24, janvier 1959.

En remerciant notre Société d'avoir donné la réponse à la question posée concernant la tombe de Delphine Delamare, à Ry (voir Bulletin n°12, page 53), le *Cerf-Volant* pose la question suivante :

Le style de Flaubert est beau par sa couleur, par sa conclusion brillante : Zola fut lui aussi un grand romancier dont le style, parfois lyrique, est fréquemment trivial, souvent relâché. Or, dans une édition populaire de Nana, on lit cette phrase en exergue : « Quel bouquin ! C'est raide et le bon Zola est un homme de génie, qu'on se le dise !!! Gustave Flaubert ». Ces lignes font-elles partie d'un article ? Ont-elles été seulement prononcées ? Au cours d'une crémaillère chez Zola ?

(Les Amis de Flaubert, n° 10, page 61).

RÉPONSE. — Il est exact que le Bulletin 10 des Amis de Flaubert, page 61, donne quelques lignes du Journal des Goncourt, où il est question d'un dîner « crémaillère » chez Zola, jeudi 4 avril (sans date d'année). Mais ce n'est pas là où il faut voir la référence aux lignes de Flaubert citées plus haut, écrites à la parution de *Nana*.

Ces lignes sont extraites d'une lettre de Gustave Flaubert à Georges Charpentier, en date du dimanche 15 février 1880, publiée dans la Correspondance Flaubert en 9 volumes et au Tome VIII.



De M. Jean BRUNEAU.

Je prépare une thèse sur Flaubert, et dans le Bulletin n° 13 de la Société, je lis une phrase très importante pour ma thèse. Page 47, il est écrit : « Gustave fut interne en 1830 (il avait 9 ans à peine) et externe en 1836 — Voir les Archives de l'actuel Lycée Cornéille, ex-collège Royal ».

Or René Descharmes donne la date de 1832 et dit que Flaubert est entré comme externe. De même, René Dumesnil. Le texte importe peu, certes ; mais, encore plus, l'internat, à cause des Mémoires d'un Fou. Pourrais-je vous demander de bien vouloir me confirmer l'exactitude de ces renseignements ? Comme une partie importante de mon chapitre sur les Mémoires est fondé sur l'entière véracité de Flaubert, ma thèse serait considérablement renforcée si je pouvais apporter la preuve qu'il a été interne au Collège de Rouen.

RÉPONSE. — Vous pouvez être assuré, cher Monsieur Jean Bruneau, que Gustave Flaubert a été interne au Collège Royal de Rouen. La date d'entrée n'est pas rigoureusement établie. On parle de février 1832 (Gustave avait 10 ans et deux mois) sans toutefois à ce jour, preuve absolue, mais cette date est très vraisemblable. Il demeurera interne jusqu'en octobre 1838. Une lettre de lui à Ernest Chevalier, en date du 11 octobre 1838, le prouve. (« Je n'aurai pas le collège pour m'embêter ; je suis externe libre, ce qui est on ne peut mieux ; dès maintenant, adieu et pour toujours aux pions et aux arrêts ») (1).

(1) Correspondance, Tome I, page 30.

Gustave Flaubert, collégien, eut l'occasion de consigner ses impressions d'élève interne au Collège Royal de Rouen, en plusieurs Cahiers, formant lors de la vente Franklin-Grout, en 1931, un lot de 9 Cahiers, précisés au Catalogue sous le contexte suivant (n° 118) :

« Lot de 9 Cahiers reliés de Gustave Flaubert, interne au Collège Royal de Rouen les années 1834-35-36-37-38, résumant tous les cours d'histoire, tous portant sa signature », l'ensemble vendu 1.650 francs !

L'un de ces Cahiers, séparé des autres, a été revendu, seul, à l'Hôtel Drouot, le 5 décembre 1955, par l'expert E. Loewy (n° 169 du Catalogue), pour le prix de 152.000 francs.

Ajoutons que ce Cahier paraît avoir été écrit en 1837 (donc après les rencontres de Trouville). Il est à coup sûr le prélude aux *Mémoires d'un Fou* écrites en 1838.

Tout ceci a été résumé dans trois articles parus respectivement, savoir :

Bulletin n° 10 : Pierre Labracherie, l'Elève Gustave Flaubert au Collège Royal de Rouen.

Bulletin n° 11 : Henry Lefai, A propos d'un volume de prix retrouvé de Flaubert au Collège Royal de Rouen (1838).

Bulletin n° 12 : Pierre Lambert, Sur un Cahier de Flaubert Collégien, 1837-1838.



I. De M. A.-F. J. JACOBS, de Leenwarden (Pays-Bas).

QUESTION. — Dans sa lettre du 16 juin 1867, Flaubert dit « avoir visité il y a huit jours un campement de Bohémiens ». Est-ce que les journaux de Rouen parlent de ce campement ?

RÉPONSE. — Il est venu à Rouen, du 28 mai au 6 juin 1867, une troupe de Bohémiens qui sont ainsi signalés dans la presse locale :

Le Nouvelliste de Rouen, Jeudi 30 Mai 1867.

C'est avant hier soir que les promeneurs ont vu défilér à Rouen 43 individus venant de Vernon, Louviers, Elbeuf, type *Zingari*. Ce groupe vient de l'Hindoustan, fuyant devant les invasions mongoles.

Le chef Bumba Demeter est arrivé à Rouen, venant d'Elbeuf, le 29 mai 1867, et a planté ses tentes au Cours la Reine.

Le Nouvelliste de Rouen, 8 Juin 1867.

Le campement des bohémiens qui étaient installés depuis quelque temps au Cours la Reine, était mercredi soir plein d'animation. Les femmes faisaient les ballots, serraient les ustensiles de ménage. De leur côté, les hommes préparaient les voitures et donnaient un dernier coup d'œil aux chevaux. Ils faisaient leurs préparatifs de départ. Le lendemain matin, toute la caravane se mettait en route, se dirigeant vers Le Havre où ils arriveront ces jours-ci, car ils ont l'intention de camper près des villes qu'ils rencontreront sur leurs passages. On sait que c'est au Havre qu'ils doivent s'embarquer pour se rendre en Amérique, but de leur voyage.



II. De M^r A.-F. J. JACOBS.

QUESTION. — Dans une lettre du 4 avril 1868, Flaubert parle d'une « Scène » qu'il a eue avec un baronne. Y a-t-il des « baronnes » parmi ses connaissances ou amies de cette époque-là ?

RÉPONSE. — Parmi les « baronnes », on ne voit guère que la baronne Lepic, qui était la sœur du Préfet de l'Eure, Janvier de la Motte, que la famille Flaubert connaissait bien.

Quelle est cette « scène » ? Nous l'ignorons. Il y a lieu de rappeler que le préfet Janvier de la Motte eut un procès célèbre en 1871, inculpé de concussion frauduleuse.



III. De M^r A.-F. J. JACOBS.

QUESTION. — Le 25 août 1867, Flaubert dit : « Je connais très bien Honfleur, Trouville et Villerville ». Trouville, cela se comprend facilement. Sur Honfleur, on trouve assez d'indications dans la Correspondance. Mais Villerville ? Est-ce que l'écrivain y avait des parents ou des amis ? Y était-il parfois venu pendant sa jeunesse ?

RÉPONSE. — Villerville est un village normand situé entre Honfleur et Trouville. Très fréquenté en été, possédant à la fois une belle plage et un hinterland de verdure, de vallons et de forêts, c'est un lieu de promenade presque obligé de la côte normande. Il n'est pas à notre connaissance que la famille Flaubert y eut des amis, mais il est hors de doute que dans ses fréquentes excursions sur la côte, le jeune Gustave connut parfaitement le site.

Il y a lieu de noter que, non loin de Villerville et de Honfleur, se trouve la forêt de Saint-Gatien où le poète romantique Ulric Guttinguer avait un chalet (qui existe encore) et où il recevait de nombreux lettrés de l'époque romantique et réaliste : Hugo, Gautier, Banville, Dumas, Flaubert et autres.

De plus, c'est dans la forêt de Saint-Gatien (en un lieu non exactement déterminé) que Gustave eut sa première crise nerveuse en janvier 1844 (certains biographes écrivaient même décembre 1843), alors qu'il revenait de Pont-l'Évêque.

Villerville était donc parfaitement connu de Gustave Flaubert.



IV. De M^r A.-F. J. JACOBS.

QUESTION. — Quelle est l'année de naissance de Jean-Baptiste Fleriot, le grand-père maternel de Flaubert ?

RÉPONSE. — Jean-Baptiste-François-Prosper Fleuriot est né à ARGENCES (Calvados) (1), le 17 décembre 1763. Après ses études et un court stage à Argentan, il s'installe à Pont-l'Évêque (Calvados), en qualité d'officier de Santé, et y épouse le 27 novembre 1792 (donc âgé de 28 ans 11 mois 10 jours) Anne-Justine-Caroline Cambremer de Croixmare, née à Pont-l'Évêque le 24 octobre 1762 (donc âgée de 30 ans 1 mois 3 jours le jour du mariage).

(1) Et non à Argentan, comme il a été souvent écrit par erreur.

De ce mariage naît Caroline Fleuriot, le 7 septembre 1793, qui épousera, le 10 février 1812, à Rouen, le Docteur Achille-Cléophas Flaubert, d'où naîtront Achille, Gustave et Caroline Flaubert.

Anne-Justine-Caroline Cambremer de Croixmare, épouse de l'officier de Santé Jean-Baptiste-François-Prosper Fleuriot, décéda en septembre 1793, à la naissance de sa fille Caroline Fleuriot (voir ci-dessus : le 7 septembre 1793). Jean-Baptiste-François-Prosper Fleuriot (dont Caroline Commanville parle dans ses *Souvenirs Intimes*, en tête de la *Correspondance*, et qui fut par conséquent son arrière-grand-père maternel) est décédé à Pont-l'Évêque (Calvados) le 30 janvier 1803 (2).

Indiquons pour ordre que J.-B.-F.-P. Fleuriot, donc le grand-père maternel de Gustave Flaubert, était lui-même le fils de Jean-Baptiste-Joseph Fleuriot, époux de dame Marie-Anne-Françoise Lepoutrelle, lequel « chouannait » avec Lescure et Le Rochejacquelein, et dont Gustave Flaubert parle dans plusieurs de ses lettres (voir notamment Lettre d'un samedi de juin 1868, à George Sand, Corresp. V., p. 375, et Lettre du 18 septembre 1877 à M^{me} Roger des Genettes. Corresp. VIII, p. 75.

JOURNAUX ET REVUES

qui veulent bien parler de notre Bulletin

Revue des Deux Mondes, 15 novembre 1958 :

Cette grande Revue, où nous comptons de précieuses amitiés, a bien voulu, dans sa chronique littéraire, écrire quelques lignes analytiques des plus aimables dès la parution du « Bulletin Flaubert », n° 12. Nous l'en remercions de tout cœur.

Paris-Normandie du lundi 2 février 1959 :

Dans sa critique littéraire dudit jour et sous la signature « G. P. », le « Paris-Normandie » veut bien réserver un article analytique du dernier « Bulletin Flaubert » paru (n° 13) et en vanter l'intérêt. Nous remercions de tout cœur l'aimable correspondant et l'assurons à notre tour de notre fidèle sympathie.

(2) Il est à noter que l'acte de décès de l'Officier de Santé J.-B.-F.-P. Fleuriot délivré à la Mairie de Pont-l'Évêque, donne comme date du décès : dix pluviose an II de la République, ce qui est — à moins que les dates de coordination ne soient point les mêmes — une erreur manifeste, le dix pluviose an II de la République correspondant au 30 janvier 1794, alors que ce même acte de décès porte que J.-B.-F.-P. Fleuriot est décédé âgé de 39 ans, ce qui met sa date de naissance aux environs de 1764. Cette date est exactement comme dit ci-dessus le 17 décembre 1763, ce qui revient à dire qu'à son décès, le 30 janvier 1803, le sieur Fleuriot avait 39 ans 1 mois et 13 jours (indiqué 39 ans sur l'acte de décès précité), et la date au calendrier révolutionnaire, du 30 janvier 1803, correspondant au dix pluviose an X de la République, et non pas an II.

Liberté-Dimanche du dimanche 22 février 1959 :

Dans son éditorial « La Boîte du Souffleur » et sous la signature autorisée de Paul Leroy, cet excellent hebdomadaire rouennais se fait l'écho de plusieurs articles ou informations parus dans le dernier « Bulletin Flaubert », n° 13.

Un grand merci à la « Liberté-Dimanche » et à son aimable critique littéraire.

**

Revue des Deux Mondes, 15 février 1959 :

La « Revue des Deux Mondes » parle ainsi du Bulletin n° 13 :

« Le Bulletin n° 13 de la Société des « Amis de Flaubert » vient de paraître. Notons en sommaire : **Gustave Flaubert et Guy de Maupassant**, par Maurice Haloche ; les **Exemplaires en grand papier de « Madame Bovary »**, par Auguste Lambiotte (reproduit d'après la Revue **Le Livre et l'Estampe**). La première édition de **Madame Bovary** parut en 1857 et Flaubert envoya son livre aux personnalités éminentes de la littérature, aux critiques, à des artistes, etc... Voici la dédicace à M^{me} Sabatier, la « Présidente » : « A l'esprit charmant, à la ravissante femme, à l'excellente amie, à notre belle, bonne, insensiblement Présidente, M^{me} Aglaé Sabatier, mince hommage de son tout dévoué : G^{re} Flaubert ».

Nous remercions vivement la « Revue des Deux Mondes » de cette nouvelle preuve de sympathie.

Compte rendus Littéraires

Eulalie fut-elle aimée par Flaubert ?

Sur un sujet déjà connu — les amours d'Eulalie Foucaud avec Gustave Flaubert — M. Emile Henriot, dans **Historia** de décembre 1958, n° 145, a publié un intéressant article. On sait qu'Eulalie Foucaud, dite Foucaud de Lenglade, fut « connue » de Gustave Flaubert, à Marseille, en septembre 1840. M. Emile Henriot reprend, à son compte, cette indication qu'Eulalie Foucaud est, peut-être, inhumée au Cimetière Monumental de Rouen « sous une dalle qui porte son nom : Eulalie ».

Encore une énigme !

**

Un Essai sur Flaubert, par V. Tchalmaïev, dans **Etudes Soviétiques**, n° 98, mai 1956

Avec quelque retard, signalons un bref mais vivant article au chapitre **Liens culturels franco-soviétiques** de cette Revue. C'est surtout une critique littéraire de l'ouvrage paru à l'époque (1956) d'Alexandre Ivachtchenko, intitulé : **Gustave Flaubert, Contribution à l'histoire du réalisme en France**, ouvrage de 500 pages, grand format, comprenant quatre chapitres consacrés respectivement à l'analyse des romans :

Madame Bovary — Salammbô — L'Education Sentimentale, et le quatrième chapitre, consacré à la « Méthode de Flaubert ».

Alexandre Ivachtchenko admire l'œuvre de Flaubert (sauf les chapitres de *L'Education Sentimentale*, où l'écrivain ne paraît guère aimer la Révolution de 1848 — mais cela s'explique, dit l'écrivain soviétique, car Flaubert, qui détestait les bourgeois aux « idées reçues », demeura longtemps leur prisonnier, étant lui-même de famille bourgeoise — et son style. La critique russe rappelle que Flaubert, au dire de Maupassant, déclarait qu'il n'est qu'un seul mot, substantif ou adjectif, pour décrire une chose, qu'un véritable écrivain doit connaître et divulguer ce mot et que toute entorse à cette règle ne peut qu'affaiblir le style.

L'article de V. Tchalmaïev est un excellent éloge de Flaubert et de son œuvre.

**

MADAME BOVARY, de Gustave Flaubert — Etude et Analyse, par René Dumesnil — Collection Les Chefs-d'œuvre de la Littérature expliquée — Editions MELLOTTÉE, Paris, 1958.

Dans cette Collection, vient de paraître un important ouvrage de M. René Dumesnil, qui donne en larges extraits une partie du texte du célèbre roman.

L'ouvrage est divisé en trois grandes parties, comprenant chacune plusieurs chapitres. La première traite de la genèse de l'œuvre ; la seconde évoque l'œuvre en elle-même et contient des extraits parfaitement découpés du roman : le troisième situe *Madame Bovary* devant les contemporains et la postérité. C'est un solide travail d'exégèse qu'on a intérêt à lire et à conserver.

Il y a bien, notamment dans la première partie, quelques erreurs de lieux ou de dates, facilement corrigibles au cas éventuel d'une nouvelle édition et que nous relevons au hasard de la lecture. Ry est indiqué comme situé sur le canton de Buchy, alors qu'il est situé sur celui de Darnétal, page 64. — Delphine Delamare, quand elle se maria, avait 17 ans 1/2, comme née le 17 février 1822, alors que le mariage eut lieu le 7 août 1839 et non pas « dans sa vingt-troisième année », comme indiqué page 67. — Louis Campion ne s'est pas suicidé sur les boulevards parisiens en 1852 (page 67), mais est mort de tuberculose pulmonaire, à l'Hôpital de la Charité, à Paris, le 5 janvier 1868, et rien n'indique dans sa courte vie qu'il fut, tel Rodolphe, amoureux ou même l'amant de Delphine Delamare. — Le « clerc de notaire » non nommé est en réalité le sieur Narcisse-Stanislas Bottais, qui fut clerc de l'étude Leclerc, à Ry, jusqu'en 1843, puis notaire à Formerie (Oise), de 1843 à 1884, et mourut à Beauvais, non pas en 1905, comme indiqué page 68, mais le 23 octobre 1888, et duquel rien n'indique qu'il fut, tel le Léon du roman, amoureux de Delphine Delamare. — Les deux tableaux de Joseph Court qui se trouvent au Musée des Beaux-Arts de Rouen ne représentent pas Delphine Delamare, mais M^{me} Joseph Court, l'épouse du célèbre peintre, grand ami des Flaubert, et il est peu probable que Flaubert s'en soit inspiré pour peindre Emma (page 72), ce qui n'eut pas été flatteur pour le peintre. Enfin, si Louise Pradier eut une existence romanesque certaine, les ennuis financiers de Emma Bovary (pour lequel Flaubert consulta l'avocat rouennais

Nion et le notaire parisien Duplan) et qui donnèrent tant de mal à l'écrivain, n'ont que peu de rapports avec les malices de l'épouse du grand sculpteur Pradier, qui se contentait d'imiter la signature de son époux.

Toutes ces petites remarques, strictement objectives, ne sauraient diminuer un ouvrage dont il faut se plaire à reconnaître la valeur d'exégèse, la richesse documentaire et l'opportunité de parution.

A LA RADIODIFFUSION FRANÇAISE

A fin décembre 1958, nous apprenions que les émissions normandes « A l'Ecoute de la Normandie », qui passaient régulièrement tous les mardis matins, de 8 h. 10 à 8 h. 30, sur la Chaîne Nationale France I (ex-Paris-Inter), seraient supprimées (remplacées par d'autres émissions musicales, commerciales ou autres... genre Radio-Luxembourg) et refoulées sur les postes régionaux : Louvetot et Caen.

Avec plusieurs Sociétés littéraires, la Société des Amis de Flaubert protestait contre cette éviction de la Chaîne Nationale, décidée par les Services parisiens de la Radiodiffusion Française, lesquels, une fois de plus d'ailleurs, faisant fi de la province — cette province qu'ils ont toujours considérée un peu comme la lune ! — et étouffant sa voix au profit d'une quelconque musique enregistrée.

Le refoulement sur les postes régionaux Caen et Louvetot était d'autant plus une éviction certaine que ces postes ne permettent pas d'être captés au-delà de la Normandie (pour Louvetot, à cause de ses ondes moyennes ; pour Caen, à cause de sa modulation de fréquence qui nécessite des récepteurs spéciaux).

« Paris-Normandie » (où nous comptons avec M. Yvon Pailhès un jeune et vaillant défenseur de la province normande) accepta d'insérer notre protestation, le mardi 23 décembre 1958. Elle était conçue en ces termes :

« Attachée au régionalisme et à la diffusion de toutes activités provinciales, normandes surtout, la Société des Amis de Flaubert regrette que les émissions radiophoniques « A l'Ecoute de la Normandie » soient désormais exclues de la Chaîne d'intérêt national France I (Paris-Inter) pour être refoulées sur les deux seuls postes normands Caen et Louvetot, pratiquement inaudibles de France et d'Outre-Mer.

La Normandie, avec sa floraison littéraire et artistique intense et de tous temps, mérite toute autre chose que cet ostracisme de la capitale et souhaite vivement que cette décision prise récemment par la Radiodiffusion Française soit reconsidérée par l'Administration responsable ».

Une lettre fut écrite à M. Christian Chavanon, directeur de la Radiodiffusion Française (23 décembre 1958) et communiquée aux députés de la région rouennaise, MM. Marie, Dusseaux, Morisse, Tony-Larue.

Par lettre du 5 janvier 1959, M. A.-C. Brun, directeur des Services Artistiques de la Radiodiffusion Française, voulut bien nous répondre :

« 1° Que l'émission à l'Ecoute de la Normandie était effectivement supprimée sur Chaîne Nationale France I, à dater du 1^{er} janvier 1959 ;

» 2° Qu'elle ne pouvait être reprise sur Chaîne Nationale France II — on y avait paraît-il songé — à cause des engagements actuels dans le domaine de l'Information ;

» 3° Que l'émission à l'Ecoute de la Normandie serait diffusée chaque jeudi, de 12 h. 10 à 12 h. 30 (20 minutes de durée comme autrefois sur France I, Chaîne Nationale) après l'émission des informations normandes de 12 heures à 12 h. 10, ces deux émissions assurées par les deux postes émetteurs, normands Caen et Louvetot ;

» 4° Qu'il était créé, à dater du 1^{er} janvier 1959 et sur France II, une « grande émission nouvelle intitulée : « *Ce matin en France* », durant toute la matinée de chaque mercredi, de 9 h. 16 à 11 h. 53, où, il va sans dire, la Normandie figurera périodiquement à l'égale des autres régions ;

» 5° Qu'il était créé, à dater du 1^{er} janvier 1959 et sur France II, chaque jeudi, de 19 h. 13 à 19 h. 40, sous le titre : « *En direct de...* » une émission hebdomadaire dont le principe est de permettre à des éléments régionaux de participer directement aux programmes centraux ».

Si ces deux émissions, effectivement (tout au moins en leur principe), paraissent réservées aux activités provinciales, il n'en demeure pas moins que l'émission hebdomadaire normande : *A l'Ecoute de la Normandie* (encore qu'il n'est pas impossible d'admettre que les programmes en eussent dû être améliorés) est supprimée sur Chaîne Nationale ; que la voix de la Normandie — c'est exactement contre quoi nous protestons — pendant cette brève audience de vingt minutes par semaine, accordée autrefois sur France I, ne se fera plus entendre pour les auditeurs situés au-delà de la Normandie (et ils sont légion, qu'ils soient Normands ou non !), puisque du point de vue technique, les deux seuls postes émetteurs chargés désormais de diffuser la voix de la Normandie sont : Caen, dont la modulation de fréquence nécessite hors Normandie des récepteurs spéciaux dont ne sont point munis les appareils usuels, et Louvetot, dont les ondes moyennes ne permettent pas la captation au-delà de la région normande.

La voix de la Normandie — et d'ailleurs les autres voix des autres provinces — est étouffée ; c'est contre quoi nous protestons. Une fois de plus, Paris méconnaît la province et les éléments compensateurs (*Ce matin en France*, tous les mercredis. — *En direct de...*, tous les jeudis), alors surtout qu'ils ne sont basés sur aucun statut réel, aucune garantie tangible, ne peuvent pas remplacer l'émission normande qui frappait avec le plus grand profit toutes les oreilles du monde.

Jacques TOUTAIN-REVEL.

N.B. — Ajoutons que MM. Roger Dusseaux et André Marie, députés de la Seine-Maritime et plus spécialement de la région Rouennaise, avaient bien voulu intervenir vigoureusement auprès des services centraux de la Radiodiffusion Française. Nous les en remercions. Pas de nouvelles des autres parlementaires !

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Nécrologie : Décès de M^{me} Duchemin, née Beuvin

Nous avons appris avec beaucoup de regret les décès, arrivés à quelques jours de distance, de M^{me} veuve Duchemin, née Emma Beuvin, et de M^{me} veuve Haubert, née Rémond.

M^{me} Duchemin, décédée le 14 décembre 1958, âgée de 87 ans, comme née en 1872, avait fort bien connu la famille Flaubert et le fils illustre, Gustave (décédé lorsqu'elle avait 8 ans).

Son excellente mémoire lui permettait, quand on l'interrogeait, de répondre fidèlement aux questions posées. Nous avons eu souvent l'heureuse occasion de lui parler des Flaubert, dans le domaine desquels elle se rendait souvent étant enfant.

Elle a conté qu'elle entrait aisément dans ce domaine, car la famille Flaubert recevait sans la moindre étiquette tous les gens de Croisset, et qu'il lui était remis (dans la cuisine, car il était interdit aux enfants de pénétrer dans le salon !) des tartines de confiture.

Elle se rappelait fort bien de Gustave Flaubert. « Il me faisait peur ! » a-t-elle souvent dit, car l'homme, avec sa grande taille, sa forte moustache, son air parfois bourru, épouvantait parfois les enfants. Mais elle ajoutait : « Monsieur Gustave exigeait toutefois que j'aie mes confitures, car il avait bon cœur ».

D'autres souvenirs étaient contés.

M^{me} Duchemin était un des trois ou quatre personnages survivants de cette époque.

Elle a remis à la Mairie de Croisset un très bel exemplaire du portrait de Gustave Flaubert par Daliphard, pour être déposé entre les corps de bibliothèque qui sont dans la grande salle de la Mairie.

Elle a remis à notre Société le plan cadastral de la propriété des Flaubert.

M^{me} Duchemin ne manquait pas d'assister à nos cérémonies annuelles au Pavillon de Croisset.

L'inhumation de M^{me} Duchemin a eu lieu à l'église de Canteleu-Village, le jeudi 18 décembre 1958.

**

Décès de M^{me} Veuve Haubert, née Rémond

M^{me} veuve Haubert, née Rémond, est décédée au domicile de son fils, M. G. Haubert, à Saint-Etienne-du-Rouvray, le 11 décembre 1958.

M^{me} veuve Haubert avait, à quelques mois près, le même âge que M^{me} Duchemin. Elle était la fille de M. Rémond, qui fut longtemps le couvreur-plombier des Flaubert et qui, comme tel, connaissait parfaitement la propriété de Croisset, dans laquelle il faisait de fréquentes réparations.

M. Rémond assista à la vente malencontreuse de cette propriété, en 1881, et à la démolition presque sacrilège de la demeure des Flaubert.

Il eut toutefois l'heureuse possibilité de sauver quelques précieuses reliques de cette disparition, notamment les deux cloches qui sont au Pavillon de Croisset.

Enfin, il eut surtout la patience et le goût de confectionner une maquette de cette propriété, maquette qui, pour être très simple, n'en est pas moins émouvante et que, pour notre part, nous souhaiterions vivement voir revenir au Pavillon de Croisset.

M^{me} Haubert avait, à l'instar de M^{me} Duchemin, gardé de vivants souvenirs des Flaubert. Elle les égrenait volontiers chaque fois que nous avions l'heureuse possibilité de la joindre.



Le Dimanche 14 Décembre 1958. — La Société des Amis de Flaubert se rend, le matin, sur la tombe du grand écrivain

A l'appel de la Société des Amis de Flaubert, les sociétaires et amis se sont rendus, comme les années précédentes, le dimanche 14 décembre, en fin de matinée, sur les tombes de Gustave Flaubert et de Louis Bouilhet.

Le ciel avait cette lumière étouffée si caractéristique de Rouen. Les feuilles noires collaient sur les gazons humides. Pourchassés par le vent, quelques-unes couraient, cependant, entre les tombes.

Les personnalités gravirent la pente qui monte vers le colombarium, tournèrent à droite et, tout de suite, débouchèrent devant la grille de la Concession Flaubert. On connaît les deux hautes dalles de granit, sous lesquels gisent les parents. Elles sont flanquées de deux stèles blanches, pâles comme des spectres. Sous celle de gauche repose Gustave Flaubert.

M. Toutain, président des Amis de Flaubert, en présence de M^e Bernard Tissot, maire de Rouen ; MM. Paul Vauquelin, conseiller général, maire de Maromme ; du docteur Paul Hélot, président des Amis des Monuments ; Roger Bésus ; Gence, président honoraire des Anciens Elèves du Lycée ; Andrieu, Senilh, A.-P. Pani, Fontaine, fleurit d'œillets rouges et de mimosa la sépulture. On observa une minute de silence. On fit un demi-tour à droite, vers la tombe de Louis Bouilhet, dont le médaillon change de couleur sous l'effet de la pluie. Comme si le vert de gris formait un casque convenable.

Une fois encore, on regretta qu'une signalisation bien visible ne guide pas les pèlerins vers la tombe de Gustave Flaubert. Un véritable débat s'institua. Plein de tact et de pitié, mais ardent tout de même.

Le Président Toutain en tenait le fil conducteur. C'est que depuis la mort de l'écrivain, le 8 mai 1880, rien n'a changé sur la tombe. Zola, juge sévère des Rouennais qui ignorèrent l'inhumation de Flaubert, retrouverait tout en l'état, plus la stèle blanche, évidemment.

Un jour, peut-être, faudra-t-il rendre à Flaubert l'hommage que d'autres villes, mieux informées, lui eussent consacré dès sa mort ? Ne pourrait-on, à cet effet, aménager un tertre devant la tombe actuelle ? Il y a une possibilité, en obtenant préalablement l'accord des descendants de la famille Roquigny. Des pourparlers ont déjà été engagés dans ce but. Il y a, juste devant la sépulture Flaubert, une concession qui pourrait, tout en subsistant, être rattachée à la précédente.

Les personnalités présentes sur la tombe de l'écrivain, hier, semblaient unanimes sur le principe d'un aménagement. Il ne reste plus, en somme, qu'à en fixer la nature.

En redescendant, les Amis de Flaubert jetèrent un regard admiratif, discrètement jaloux, sur le monument où est enchâssé le cœur de Boieldieu, hommage convenable celui-ci. Tout près, il y a aussi l'imposant édifice en l'honneur d'un magistrat, contemporain de Flaubert, qui servit, certes, la ville. Le monument fut érigé par souscription publique...

R. P.

(« Paris-Normandie », lundi 15 décembre 1958).

**

Le Dimanche 14 Décembre 1958. — Sous les auspices des « Amis de Flaubert », Roger Bésus a évoqué Barbey d'Aurevilly

Les Amis de Flaubert accueillaien, dimanche, à 16 heures, au Muséum, l'ombre amie de Barbey d'Aurevilly surgie d'un injuste oubli à l'évocation de Roger Bésus.

L'auteur du *Refus* et de *Savonarole* fut présenté par M. Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert, qui rappela, d'une part, ce que furent les rapports de l'auteur de *Madame Bovary* et de l'auteur des *Diaboliques*. Une fois venue la sérénité de la mort, l'œuvre de Barbey double celle de Flaubert, conclut-il après avoir évoqué les différends qui les opposèrent durant leur vie.

« L'écrivain n'est jamais bien reçu, vraiment reçu, que dans le tête à tête avec le lecteur », note Roger Bésus au début du beau portrait psychologique qu'il devait tracer de Barbey d'Aurevilly. Aussi est-ce bien plus à la connaissance de l'homme qu'à celle de l'œuvre que l'excellent conférencier introduisit son nombreux auditoire.

« Barbey d'Aurevilly vaut mieux que sa légende, mais il en est inséparable », a écrit Roger Bésus. Il le saisit dès ses premières années, le ressuscite dans son affrontement avec la vie, avec les humanités classiques. La rencontre de Maurice de Guérin, élève, comme lui, du Collège Stanislas, fut déterminante pour les deux jeunes gens. Etudiant en droit à Caen, il n'était pas fait pour suivre, comme il le dira lui-même de Pierre Corneille. « Son esprit est formé et il est prêt à jouer son propre personnage ».

Il y aime, de ce premier amour qui compte tant dans une vie humaine, Louise-Augustine des Costils. « Barbey d'Aurevilly s'était engagé dans cet amour avec une charge d'amour absolument intacte ».

La littérature est pour lui une tentative désespérée de rester sur les cîmes dans le temps même où sa situation et celle de son amie lui enseignent que la vie exauce malaisément notre exigence d'absolu.

Avide de sa liberté, épris de solitude, Barbey maudit cet isolement que réclame sa nature. Et c'est là l'essentielle contradiction qui sera sans cesse au cœur du drame de cette existence.

Après Caen, Paris. Et, dans la solitude en même temps gagnée et maudite, Barbey écrit à Trébutien, et cette amitié nouvelle fut précieuse pour l'écrivain. Il a pleinement le sentiment de sa vocation d'artiste. Mais un incoercible ennui, congénital à sa nature, aux apparences presque atrocement gai, tinte une sorte de glas tout au long de son existence.

Il boit, il se drogue. Il est Alubrade. Le désabusement suit la courbe des possibilités de rencontres avec Louise. Il revoit pour la dernière fois la femme qu'il aime. Va-t-il succomber ? Non. Il a vingt-huit ans. Il retourne à Paris. Il ne s'agit plus pour lui de conquérir, mais de fuir. L'écrivain tragique est né. Il a la nostalgie de son terroir. Il se trompe sur lui-même en jouant les dandys. Causeur éblouissant, il lit immensément et notamment Saint-Simon.

Les quinze ans qui suivent le mènent au jour de la rencontre de celle qu'on appela l'Ange Blanc, la baronne Raffin de Bouglon. Les fiançailles, sa réconciliation avec les siens, son retour au catholicisme réalisèrent pour lui l'équilibre nécessaire à la réalisation de son œuvre. Et c'est l'Ensorcelé, Le Prêtre marié, ces deux chefs-d'œuvre.

Mais on douta de sa foi, le mariage avec l'Ange Blanc est remis d'année en année. Il se sent rejeté vers sa solitude, avec le sentiment d'une intense déréliction. Il écrit *Les Diaboliques*.

Des jeunes : Paul Bourget, François Coppée, Léon Bloy, Peladan se sont enthousiasmés pour son œuvre. Il est le connétable des lettres.



Envisageant l'œuvre de Barbey d'Aurevilly, Roger Bésus souligna l'intérêt de l'œuvre critique de l'écrivain. Romancier, il avait souhaité être un Walter Scott normand. En fait, il ne faut pas ramener Barbey à la mesure du régionalisme. Il peint des créatures qui sont des hommes, qui sont nos frères et qui sont des moyens universels du monde romanesque. Très lu, par exemple, en Tchécoslovaquie, cette audience témoigne de son universalisme.

Certes, les imaginations de Barbey s'écartent de la vente moyenne. Elles sont vraies cependant, mais d'une vérité d'exception où s'épanche authentiquement un art vraiment créateur.

Roger Bésus considère *Le Prêtre marié* comme le chef-d'œuvre du romancier. La psychologie, la vérité théologique incluses en ce livre vont très loin.

Au terme de cette étude qui avait été écoutée passionnément par tout l'auditoire et qui fut vivement applaudie, Roger Bésus évoqua, en termes particulièrement émouvants, la fin de Barbey d'Aurevilly.

Maurice MORISSET.

(« Paris-Normandie », lundi 15 décembre 1958).



Le Samedi 24 Janvier 1959. — Flaubert à Rouen (chez M. Groepler)

Le samedi 24 janvier 1959, M. Groepler, animateur des Amitiés Inter Alliées, recevait un petit groupe d'amis en son domicile des Sapins, pour entendre le conférencier le plus savant et le moins conformiste de Rouen, le Docteur Galerant.

Ce réputé Flaubertiste, l'un de nos fidèles adhérents, avait choisi pour thème de son tour d'horizon littéraire : « De Trouville à Freudensstadt, en côtoyant Flaubert et ses amours impossibles ». A la demande de M. Groepler, tous les assistants, avant de répondre à son invitation, avaient dû promettre de relire *Un cœur simple* et *l'Education Sentimentale*.



Le Prix Littéraire Maria Star est décerné à M. René Herval

La Société des Gens de Lettres, en décembre 1958, a décerné le Prix Littéraire Maria Star à M. René Herval, à la suite de la parution de son livre sur : *Les véritables Origines de Madame Bovary*.

On connaît cette puissante étude d'exégèse flaubertienne qui a été accueillie avec le plus vif intérêt par tous ceux que passionnent les origines du célèbre roman. La récompense que vient de lui accorder la Société des Gens de Lettres en consacre la valeur.

**

Le Prix d'Etudes Normandes est attribué à M^{lle} Gabrielle Leleu

L'Académie de Rouen, en décembre 1958, a attribué le Prix d'Etudes Normandes à M^{lle} Gabrielle Leleu, en hommage aux nombreux travaux accomplis par elle sur Flaubert et sur son œuvre.

M^{lle} Leleu a eu l'heureuse possibilité, en sa qualité de bibliothécaire adjointe à Rouen, de publier sur les manuscrits de Flaubert, de sérieuses études sur *Madame Bovary*. L'Académie de Rouen a, à juste titre, récompensé son très utile labeur.

**

A la Radiodiffusion Française

Notre Président M. Jacques Toutain-Revel, invité par les soins de M. Alex Surchamp et de M. Yvon Pailhès à dire quelques mots sur les activités de la Société des Amis de Flaubert, a eu les honneurs de l'interview de la Radiodiffusion Française, le mercredi 25 mars dernier.

M. Toutain-Revel a rappelé sommairement les origines de la Société, ses activités, les buts recherchés, et a indiqué la portée actuellement mondiale du grand nom de Flaubert et de son œuvre. Cet interview sera diffusé sur la chaîne nationale.

Avant le court colloque de notre Président, M. René Herval, Président des Ecrivains Normand avait, lui aussi en quelques mots, indiqué l'importance et la qualité de la littérature normande.

**

Le Bulletin des Amis de Flaubert

De nombreux adhérents nous complimentent du Bulletin de la Société. Nous les en remercions très vivement, en indiquant que le Bureau de la Société fait ce qu'il peut, avec parfois des moyens... d'infortune que, seule, la volonté peut vaincre.

Nous sommes très touchés de ces marques d'encouragement. Ecrivez nous, chers adhérents, même s'il y a quelques critiques à nous formuler. Nous serons toujours heureux d'avoir de vos nouvelles!

Pour la ré-édition des exemplaires manquants du Bulletin de la Société

Les premiers numéros du Bulletin de la Société — à part le n° 6 — sont épuisés. Ces numéros nous sont demandés de différents côtés, aussi bien par les Bibliothèques françaises ou étrangères que par les nouveaux adhérents.

La Société accepterait volontiers de faire ré-imprimer les douze premiers numéros, mais sa trésorerie ne lui permet pas d'assumer seule la charge écrasante de cette ré-impression.

Elle s'adresse à ceux qui seraient désireux d'obtenir les numéros manquants à leur collection et leur demande de bien vouloir *sans plus tarder* en prévenir la Société. Si le nombre de souscripteurs est suffisant (de 60 à 80 environ), la ré-impression aura lieu.

Chaque numéro demandé sera facturé 200 francs.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES.

Gustave FLAUBERT. — *L'Education Sentimentale*. Edition établie et accompagnée d'une iconographie par René Dumesnil (Club des Libraires de France. Collection Livres de Toujours - 31), Club des Libraires de France, 1958.

Un Essai sur Flaubert, par V. Tchaltaïev, dans *Etudes Soviétiques*, n° 98, mai 1956.

Madame Bovary. — Gustave FLAUBERT. — Etude et analyse par René Dumesnil. Collection « Les Chefs-d'œuvre de la Littérature expliquée », Edition Mellottée, Paris, 1958.

II. ARTICLES.

BILLY (André). — *Flaubert était aussi Champenois*. — *Figaro Littéraire*, 12 juillet 1958.

BOSQUET (Gaston). — *En marge de Madame Bovary*. - Delphine Delamare *s'est-elle suicidée ?* — *La Presse Médicale*, 30 avril 1958.

COTTIN (Madeleine). — Sur un manuscrit de Flaubert : *Passion et Vertu* entré à la Bibliothèque Nationale. — *Bulletin des Bibliothèques de France*, mai 1958.

ENGSTROM (Alfred-G.). — *Vergil, Ovid and the cry of fate in Madame Bovary*. — *Philological Quarterly*, Janvier 1958.

GIRODON (Jean). — *Eça de Queiroz. Flaubert et Anatole France* (les sources françaises de l'œuvre de Eça de Queiroz). *Bulletin des Etudes Portugaises et de l'Institut Français au Portugal*, 1957 (1958).

GUISAN (Gilbert). — *Flaubert et la Révolution de 1848*. — Revue de l'Histoire Littéraire de la France, Avril-Juin 1958.

LAMBIOTTE (Auguste). — *Les exemplaires sur grand papier de Salammbô et de l'Éducation Sentimentale*. — *Le Livre et l'Estampe*, numéros 13 et 14. Voir aussi le présent Bulletin des Amis de Flaubert, n° 14.

STOLTZFUS (Ben F.). — *The nematic love of Frédéric Moreau*. — *French Review*, mai 1958.

WATANABÉ (Takaaki). — *Flaubert dans ses œuvres de jeunesse* (en japonais. Résumé analytique en français). *Regards*. Revue de la Littérature et de la Langue française. Université de Tohoku, n° 2, 1958.

HENRIOT (Emile). — *Eulalie fut-elle aimée par Flaubert ?* — Revue *Historia*, n° 145, décembre 1958.

MARCEAU (Félicien). — *Emma Bovary femme fatale. La raseuse*. — Revue de Paris, janvier 1959.
